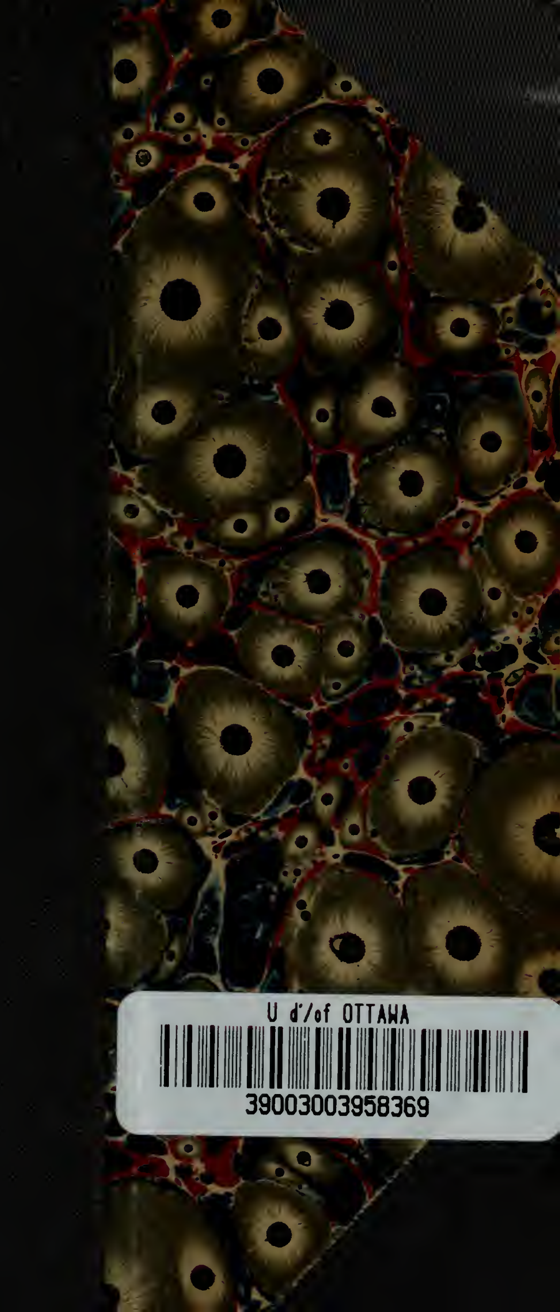
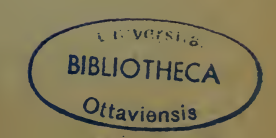

U d'/of OTTAWA
39003003958369



ANNÉES

DE

PRINTEMPS

DU MÊME AUTEUR

La Maison des deux Barbeaux. —
Le Sang des Finoël . . . . . . 1 vol.

Les Mauvais Ménages . . . . . . 1 —

Sauvageonne. . . . . 1 —

Michel Verneuil . . . . 1 —

Eusèbe Lombard . . . . 1 —

Au Paradis des Enfants. . . . . 1 —

En préparation :

Fleur de Nice. . . . . 1 vol.

ANDRÉ THEURIET

Années de Printemps

ILLUSTRATIONS

DE MAXIMILIENNE GUYON

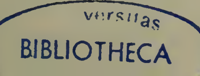


PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 bis, rue de Richelieu, 28 bis

MDCCCXCVI



IL A ÉTÉ TIRÉ

CINQUANTE EXEMPLAIRES DE LUXE

NUMÉROTÉS A LA PRESSE (1 à 50)

ANNÉES
DE PRINTEMPS

I

ENFANCE. — INFLUENCE DES MILIEUX PORTRAITS D'ANCÊTRES

Lorsqu'on a passé la cinquantaine et que, sur le revers de la colline de la vie, « la nuit douteuse » fait, comme l'a dit Victor Hugo,

> ... Parler le soir la vieillesse conteuse,

on cède volontiers à la tentation très douce d'évoquer tout haut les souvenirs de sa première jeunesse. Cette démangeaison autobiographique a deux causes : d'abord le plaisir égoïste et très humain qu'on éprouve à parler de soi ; puis le besoin qu'on a de se rajeunir en se retrempant dans la fontaine de Jouvence du ressouvenir. — J'obéis aujourd'hui, comme beaucoup d'autres, à ces deux secrets mobiles, bien que je n'aie pas d'aventures extraordinaires à conter. Peut-être, —

c'est l'excuse que je me donne hypocritement à moi-même, — les curieux de psychologie littéraire trouveront-ils quelque intérêt à connaître quelles circonstances ont poussé vers la littérature un garçon élevé dans un milieu provincial absolument réfractaire, et jusqu'à trente ans attaché, loin de Paris, à des fonctions administratives qui auraient dû à jamais le dégoûter de la manie d'écrire. — L'ennui de ces sortes de confessions rétrospectives, c'est que le *moi* y tient forcément une maîtresse place, — ce qui est gênant pour la modestie de l'écrivain, et ce qui, à la longue, peut devenir agaçant pour le lecteur. — J'essayerai de remédier à cet inconvénient en me montrant très sincère et en parlant moins de moi-même que des choses et des gens au milieu desquels j'ai vécu.

Je suis né par hasard à Marly-le-Roi. Mon père était Bourguignon, ma mère Lorraine, et ils n'habitaient Marly que depuis un an, quand cet événement eut lieu. Je vins au monde, non loin de la forêt, dans une petite maison de la rue des Vaux, voisine de la propriété qui appartient aujourd'hui à Victorien Sardou. Je ne me rappelle aucunement ce premier gîte, car un an après, nous allâmes occuper dans la Grand'Rue une maison bâtie en équerre sur cour et jar-

din, dont la massive porte cochère forme une encoignure en retrait. C'est de là que datent mes premières souvenances assez confuses. Devant le spectacle qui se montrait à mes yeux écarquillés d'enfant, les choses m'impressionnaient plus que les personnes. Les figures des gens qui m'entouraient demeurent pour moi dans un brouillard, tandis que je vois encore très distinctement les châtaigneraies de la forêt, et que j'ai encore dans l'oreille le bruit mat des châtaignes tombant sur la mousse. Cette récolte des châtaignes en automne a été une de mes vives sensations de ce temps-là. — Plus tard, à l'époque de ma vingtième année, après être resté dix-sept ans dans un pays où le châtaignier ne croît pas, un matin d'octobre, j'errais à travers la campagne poitevine ; j'entendis tout à coup le bruit sourd des châtaignes sur la mousse, et je m'agenouillai dans la bruyère humide pour ramasser avec un attendrissement fraternel ces fruits à l'écorce vernissée qui réveillaient en moi les sensations de ma petite enfance. — Au fond, notre personnalité est bien moins indépendante du *non-moi* que nous ne l'imaginons. Le monde extérieur nous pénètre constamment, et constamment nous lui laissons une parcelle de nous-mêmes. Quand nous y regardons attentivement, nous sommes obligés

de reconnaître qu'entre nous et lui il y a une sympathique parenté dont les liens ne se rompent même pas à la mort.

C'est dans cette maison de la Grand'-Rue que je reçus ma première impression morale. Ma mère, qui était très pieuse, m'y parlait déjà du paradis et de l'enfer. Un après-midi que je musais, désœuvré, par la cour, j'aperçus au fond de la niche à chien quatre nouveau-nés qui, en l'absence de leur mère, s'étaient blottis en boule dans la paille. Une perverse curiosité me poussa à m'emparer des petits chiens et à les porter, « pour voir », dans le bassin du jardin; mais quand je les vis nager misérablement au milieu de l'eau verdâtre, j'eus la conscience de ma scélératesse, ma sensibilité s'éveilla et je voulus repêcher les naufragés; malheureusement ils se tenaient trop loin du bord et le bassin me paraissait grand comme un lac. Je m'enfuis plein de terreur et songeant en mon âme de quatre ans que, bien certainement, l'enfer était destiné à punir de pareils méfaits. Je ne sais plus si on réussit à opérer le sauvetage des petits chiens, mais je me souviens d'avoir entendu le lendemain la locataire du rez-de-chaussée proclamer que « cet enfant était possédé et qu'il finirait mal ». — Ce fut ainsi que s'éveilla mon premier remords.

Ma mère s'ennuyait à Marly, où mon père était receveur des domaines ; elle avait la nostalgie de son pays lorrain ; elle harcelait mon père pour qu'il sollicitât sa nomination dans le Barrois, et elle finit par y réussir. — Si, aux termes du Code, « la femme doit suivre son mari », en fait, c'est le mari qui suit sa femme. Sur cent fonctionnaires mariés, il y en a bien quatre-vingts qui finissent leur carrière dans le pays de leur femme. — Mon père, encore qu'il aimât les environs de Paris, obéit à cette loi quasi générale et, vers le printemps de 1838, nous quittâmes Marly pour Bar-le-Duc. De ce fatigant voyage de vingt-quatre heures par la diligence Laffitte et Caillard, je n'ai retenu que deux ou trois menus incidents : — une jatte de fraises en pyramide portée par une femme dans une rue de Paris ; la furtive silhouette des arbres de la route qui semblaient fuir de chaque côté de la voiture ; l'étrange sautillement de la mèche du fouet du conducteur sur la croupe des chevaux ; puis la vue de mon grand-père nous attendant par une pluie battante dans la rue où s'arrêtaient les diligences.

C'est à Bar-le-Duc, où je suis resté jusqu'à ma dix-huitième année, que j'ai goûté les émotions, les joies et les émerveillements de l'enfance ; c'est là que mes

désirs d'écolier se sont éveillés, que mon cœur d'adolescent a battu; là, que chaque arbre, chaque ligne d'horizon, chaque coin de rue me racontent encore aujourd'hui des histoires familières. La ville avait alors une physionomie originale que la création du chemin de fer et les constructions militaires faites depuis 1870 ont altérée en grande partie. La ville haute, ancienne résidence des ducs de Bar, — avec les vestiges de son château, sa massive tour de l'Horloge coiffée en éteignoir, ses vieux hôtels des conseillers à la chambre des comptes, son *pâquis* aux ormes centenaires, ses jardins en terrasse dévalant jusqu'aux quartiers bas, arrosés par un canal de dérivation, — a seule conservé du caractère. Mais, à l'époque de mon enfance, la rue du Bourg, que nous habitions, offrait de quoi réjouir un poète ou un artiste, avec sa double rangée de curieuses maisons bâties au XVIe siècle, accostées presque toutes d'un perron en pierre garni d'une rampe en fer forgé. Les façades de ces logis étaient décorées et sculptées dans le goût de la Renaissance et, le long des chéneaux du toit, de fantastiques gargouilles dégorgeaient les eaux pluviales sur la tête des passants. A l'intérieur, les pièces tendues de verdures, les cours enguirlandées d'aristoloches, les vastes greniers encom-

brés d'antiquailles, étaient prodigieusement suggestifs pour une imagination d'enfant. Et les hôtes de ces pittoresques demeures ; — gentilshommes revenus de l'émigration, chevaliers de Saint-Louis, respectables chanoinesses minces et décolorées comme des fleurs sèches, vieux officiers de l'Empire, anciens députés à la Convention, — toutes ces figures depuis longtemps disparues, s'harmonisaient à souhait avec le cadre antique et charmant qui les faisait valoir.

Ma grand'mère maternelle fut chargée de m'inculquer les premiers principes de lecture. C'était une petite femme au nez camard, aux yeux bleus très vifs, au teint bilieux ; alerte, remuante, économe, excellente ménagère, mais terriblement despote. Elle me tenait, pendant des heures, le nez sur mon abécédaire, dans une pièce tapissée d'un papier où étaient reproduits en grisaille des épisodes de la retraite de Russie. Les images des grognards bivouaquant dans la neige détournaient souvent mon attention, et chaque fois, une aiguille à tricoter, cinglant mes doigts, se chargeait de me rappeler à l'ordre. Je ne sais si ce fut à cette méthode démonstrative que je dus mes progrès, mais j'appris à lire très vite et le premier usage que je fis de ma science fut de dévorer un livre de

mythologie qui me tomba sous la main. Les étonnantes aventures que contait ce volume, orné d'estampes représentant les dieux et les demi-dieux, me passionnèrent. La voracité de Saturne, la jalousie de Junon, les métamorphoses de Jupiter, les amours malheureuses d'Apollon Délien, les exploits de Bacchus et d'Hercule, Hébé, Pan, les Nymphes, toutes ces légendes si éclatantes de jeunesse et de beauté, m'enchantaient et j'y croyais absolument. Les enfants ont l'âme candide des peuples primitifs, et tout ce que je lisais était pour moi article de foi. Lorsque ma famille, scandalisée, voulut me faire revenir de mon erreur et me démontrer, à grand renfort de catéchisme et d'histoire sainte, que les récits de ma mythologie étaient de pures fables, je sentis un froid subit me tomber sur l'imagination. Le ciel des chrétiens me parut ennuyeux et gris à côté du radieux Olympe des dieux grecs. En dépit du mal qu'on se donna pour m'expliquer la supériorité du spiritualisme chrétien sur les fictions du vieux polythéisme, je ne fus jamais qu'à demi convaincu.

Une autre influence vint me pousser sur cette pente naturaliste. Mon grand-père était un ancien forestier. Après avoir servi sous l'Empire et s'être élevé jusqu'au grade de capitaine de dragons, il

avait quitté l'armée à la Restauration et, grâce à la protection de son compatriote le maréchal Oudinot, il avait été bombardé sous-inspecteur des forêts à Angou-



lême. Mis à la retraite en 1830, il était revenu manger sa pension dans son pays natal; mais il conservait l'amour de la vie forestière et il avait acheté aux environs de Bar un petit bois où il passait dans la belle saison une bonne partie de

ses journées. Il se plaisait d'autant mieux dans cette solitude qu'il échappait ainsi aux aigres remontrances et au despotisme de ma grondeuse grand'mère. Le brave homme était tout l'opposé de sa femme : — d'humeur débonnaire, aimant à bien vivre, très gourmand, il avait le cœur sur la main, et la main toujours prête à dénouer les cordons de sa bourse. Il me gâtait et je l'adorais. Dès que le printemps pointait, je guettais anxieusement les jours de beau temps qui coïncidaient avec mes jours de congé. Je ne me tenais pas de joie, quand mon grand-père me criait, au saut du lit :

— Allons, drôle, chausse tes gros souliers, le temps est beau et nous irons au bois cet après-midi !...

Nous gravissions lentement la côte de la Chalaide, encaissée entre deux talus de vignes. En avant, sur le sol argileux de la montée se détachait la droite et haute silhouette du grand-père, coiffé d'une casquette de cuir à oreillettes, le carnier en sautoir sur sa blouse, les jambes maigres et nerveuses protégées par des houseaux de toile bleue. En moins d'une demi-heure nous atteignions les taillis du Petit-Juré, dont les lisières bordaient tout un côté d'une plaine mamelonnée et nue. Le bois de mon grand-père, contenant à peine trois arpents, me semblait

immense. Au milieu, se trouvaient deux carrés de jardin, une maisonnette de pierre couverte en planches et un *chambret* de charmille où l'on dînait. Dès en arrivant, mon grand-père allumait sa pipe, puis se mettait à greffer des sauvageons ou à sarcler les allées. Moi, j'avais la bride sur le cou. J'en profitais pour m'enfoncer dans le fourré et pousser des pointes jusqu'aux friches du voisinage, — guettant les oiseaux, observant le va-et-vient des fourmis dans les sentiers, pourchassant les papillons, me familiarisant avec les bêtes et les plantes des bois. J'allumais des feux de branches sèches au revers d'un fossé, je grimpais aux arbres, je bourrais indistinctement mes poches et mon estomac de tous les fruits sauvages : noisettes, faînes, alises et glands. Je me vautrais dans l'herbe, je me grisais de verdure. Je communiais avec la terre, et lentement la nature forestière se révélait à moi. Parfois étendu sur le sol, bercé par le frémissement des feuilles, regardant à travers les ramures la blanche fuite des nuages sur le ciel, toute ma mythologie me revenait en tête et je croyais sentir passer comme un frisson le souffle des Hamadryades, ou entendre au loin la flûte du dieu Pan...

De loin en loin, nous allions voisiner chez un vieil original, propriétaire du

taillis contigu. Celui-ci était, encore plus que mon grand-père, fanatique de la vie sylvestre. Il s'était fait bâtir en plein bois une maison assez vaste où il habitait seul tout l'été comme en un campement. Il avait servi dans l'artillerie et avait eu l'avant-bras gauche emporté à Waterloo. Je ne contemplais jamais son moignon arrondi et rougeâtre, qui dépassait la chemise, sans une secrète terreur. Il se nommait Curt et avait épousé une demoiselle Huot de Goncourt, — la propre tante, je crois, de Jules et Edmond de Goncourt. — Les caractères des deux époux ne sympathisaient guère. Aussi le père Curt préférait-il au domicile conjugal la solitude de sa maison des bois où il vivait à sa guise. Il faisait son lit, cuisinait ses repas, raccommodait lui-même ses habits et ne frayait guère qu'avec des chasseurs ou avec quelques anciens compagnons d'armes. Dès que mon grand-père apparaissait au détour de l'avenue où des sapins alternaient avec des rosiers, le bonhomme Curt allait quérir des cruchons de bière au fond de sa cave ; on allumait les pipes et, au pied d'un hêtre dont les branches chargées de faînes rousses retombaient au-dessus de nos têtes, les deux vieux reparlaient du temps passé. — C'étaient des discussions sans fin sur les mérites comparés de Gérard,

d'Oudinot et d'Exelmans, — trois illustrations militaires meusiennes, — puis des souvenirs de garnisons dans les petites villes allemandes ; le tout entremêlé de paroles d'exécration contre les Prussiens dont la mitraille avait mutilé le bras du



« canonnier ». Il agitait furieusement son moignon ; il jurait que tout n'était pas fini, que nous remanierions encore la carte de l'Europe et que nous reprendrions l'autre rive du Rhin... Hélas !

Ce fut cependant à ce sauvage canonnier Curt que je dus mes premières émotions théâtrales. Il était propriétaire de la salle de spectacle ; quand des troupes de passage venaient en représentation à

Bar-le-Duc, il avait droit à un certain nombre de billets dont il gratifiait ses amis et entre autres mon grand-père. Vers le temps où j'entrais dans ma huitième année, la troupe départementale donna la *Fille de l'Air*, une sorte de comédie-féerie alors très en vogue. Depuis quelques mois les contes de fées étaient devenus ma lecture favorite et me passionnaient à l'égal de la mythologie. Je cajolai si bien mon grand-père qu'il se décida, malgré l'opposition de ma grand'-mère, à m'emmener au spectacle. Nous pénétrâmes dans l'étroite salle peinte en vert d'eau, au moment où les amateurs qui composaient l'orchestre accordaient leurs instruments. J'attendais avec une fiévreuse impatience la minute où se lèverait le mystérieux rideau rouge qui masquait la scène. Enfin l'orchestre joua une ouverture, trois coups partis je ne savais d'où me remuèrent le cœur et je tombai en extase quand, le rideau remontant enfin jusqu'aux frises, je vis les Esprits de l'air agiter leurs ailes et se balancer dans les nuages. — Il s'agissait, autant que je m'en souviens, d'une Elfe très jolie qui perdait ses ailes pour s'être amourachée d'un habitant de la terre. Il y avait dans la pièce un mélange de réalité et de fantaisie qui me charmait. Le vol des filles de l'air aux jupes de gaze

et aux ailes de papillon, les décors, les trucs, le jeu des acteurs, je prenais tout au sérieux. Je fus surtout stupéfié par un génie qui n'avait qu'à souffler sur les portes pour les faire s'ouvrir à deux battants. Je m'indignais contre la longueur des entr'actes qui coupaient la pièce, et quand le rideau tomba pour la dernière fois, j'eus une grande tristesse, comme si je me séparais pour jamais de mes meilleurs amis. — L'enchantement produit par cette représentation se prolongea pendant des semaines. J'en étais comme affolé; je passais des heures à me costumer en génie, avec des ailes en papier épinglées à mes épaules, et je débitais à haute voix les fragments de dialogue que j'avais retenus. Ma mère, effrayée de cette surexcitation causée par le théâtre, s'en désolait devant une sœur de ma grand'-mère que nous appelions la tante Thérèse : — Cet enfant, disait-elle, ne rêve plus que comédies... Pourvu que plus tard il ne lui prenne pas fantaisie de se faire acteur! — Non, non, répondait indulgemment ma grand'tante, mais il a de l'imagination et il pourrait bien devenir un auteur. — Qu'est-ce que c'est qu'un auteur? demandais-je, intrigué. — Un auteur, reprenait ma grand'tante, est un homme qui écrit des pièces comme celle que tu as vue; quand elles réus-

sissent, toute la salle l'applaudit, on le couronne sur la scène, il devient célèbre...

— Et il meurt à l'hôpital, achevait prosaïquement ma mère, qui tenait le métier d'auteur aussi dangereux que celui de comédien.

Chère grand'tante Thérèse! Je n'ai pas encore parlé d'elle, et cependant c'est à elle que je dois ma vocation littéraire. — Elle était restée vieille fille, non par sécheresse de cœur, mais, je crois bien, à la suite d'une inclination contrariée. Elle vivait seule au fond d'une étroite maison datant du siècle dernier, bâtie entre une *foulerie* encombrée de cuves et de tonneaux et un jardin qui se prolongeait jusqu'à la rivière. Sa figure demeure singulièrement précise au fond de ma mémoire ; elle m'apparaît si vivante encore dans l'encadrement de son jardin plein de fleurs et de fruits ! — Grande, solidement charpentée, avec de gros os, un long nez fortement aquilin et des allures viriles, elle avait une voix très juste, très musicale, et de magnifiques yeux bleus ombrés d'épais sourcils. Née à la fin du XVIIIe siècle, ayant eu ses vingt ans en pleine tourmente révolutionnaire, elle était demeurée, bien qu'ardente royaliste, très indépendante d'esprit et fort libre penseuse. Elle avait la mémoire meublée des opéras de Gluck, de Rameau et de Gré-

try, ainsi que de beaucoup de tragédies de Voltaire. Je la vois toujours, coiffée du bonnet lorrain tuyauté et d'un tour de faux cheveux, se promenant au long de ses framboisiers, un sécateur à la main,



et s'interrompant de sa besogne pour me chanter :

> Puis il me prend la main, il me la presse,
> Avec tant et tant de tendresse...,

ou pour déclamer :

> Mon Dieu, j'ai soixante ans combattu pour ta gloire...

Elle possédait des clartés de tout, et dans les allées de son jardin elle me donnait mes premières leçons de botanique. — Modifié depuis et modernisé, ce jardin a perdu aujourd'hui une partie de la phy-

sionomie qu'il avait du vivant de tante Thérèse. En ce temps-là il commençait en parterre, se continuait en potager, et se terminait par un massif d'arbres plantés sous Louis XV, — frênes, sycomores, hêtres et tilleuls, qui allongeaient leurs branches au-dessus de la rivière d'Ornain. On trouvait de tout dans cet enclos un peu fouillis : des pieds d'angélique qui aromatisaient l'air, d'énormes buis en boule, des résédas qui envahissaient les allées, des oreilles-d'ours en bordure, de sveltes roses trémières, des lis à foison, puis de vénérables pruniers de reine-claude aux fruits juteux et parfumés. Arbres et plantes dataient de l'enfance de la grand'tante, les fleurs repoussaient chaque année aux mêmes places ; il s'en dégageait une antique odeur, cordiale et pénétrante, qui semblait une émanation de l'esprit de la tante Thérèse. Bien souvent, après la disparition de cette excellente fille, qui mourut quand j'avais onze ans, je suis venu me réfugier dans son jardin pour lire à mon aise, loin des fâcheux. Je m'asseyais sous les framboisiers avec mon livre, *Don Quichotte*, *Robinson suisse*, et plus tard Hugo et Musset. Je me grisais de prose ou de vers pendant des heures, jusqu'à la tombée du jour. Quand je ne pouvais plus distinguer les lignes, je fermais le livre

et je donnais l'essor à mes imaginations d'écolier. J'écoutais distraitement les familières rumeurs du crépuscule : les derniers pépiements des oiseaux, les sonneries de l'église, les voix des servantes allant remplir leur cruche à la pompe ; je regardais vaguement les fines silhouettes des plantes autour desquelles bourdonnaient les papillons de nuit ; — à force de rêver, dans le vaporeux enténèbrement du jardin, je me figurais voir se glisser la forme confuse de ma grand'tante, et je l'entendais me chuchoter à l'oreille : « Tu seras auteur... »



II

VIE INTÉRIEURE
PREMIÈRES AMOURS ET PREMIERS VERS

Nous menions une vie étroitement et prosaïquement casanière dans cette petite maison de la rue du Bourg que mon père avait choisie pour y installer son bureau. Le logis, de construction relativement récente, n'avait rien de l'originalité des vieilles demeures du voisinage. — Une cour sombre et humide comme un puits reliait la cuisine à un arrière-bâtiment où se trouvaient le bûcher et les pièces réservées au bureau. Cette cour sans verdure était séparée par un mur assez bas de celle de nos voisines, les demoiselles Damain ; — trois vieilles filles fort dévotes, couturières de leur état et, de plus, membres de la congrégation du Rosaire. — Ces respectables personnes confectionnaient les robes de bal et de gala des élégantes de la ville ; mais, comme compensation à ce travail profane, après avoir bouillonné des tulles, ajusté des rubans

et échancré des corsages décolletés, elles entendaient la messe chaque matin, ne manquaient pas la prière du soir et chantaient des cantiques en tirant l'aiguille. Par une singulière ironie du sort, ces pieuses filles eurent deux nièces, Hortense et Héloïse Damain, qui entrèrent au théâtre et obtinrent un certain succès, l'une comme soubrette à l'Odéon, et l'autre, dans les rôles d'ingénue, au Palais-Royal.

Les jeudis et les dimanches, j'avais la ressource de fugues au bois de mon grand-père ou dans le jardin de ma grand'-tante, mais, pendant le reste de la semaine, mes seuls plaisirs consistaient à baguenauder dans notre cour en écoutant les cantiques de nos dévotes voisines. En dehors des heures de classe à l'école primaire, je voyais peu les garçons de mon âge ; on me défendait de polissonner avec les gamins de l'école, et les enfants des familles riches, trouvant sans doute que notre intérieur manquait de distractions, ne frayaient guère avec moi. Timide d'ailleurs et un peu sauvage, je vivais très solitaire, très replié sur moi-même. A la maison, on n'avait pas trop le temps de s'occuper de ma personne. Mon père était tout le jour absorbé par le travail de son bureau et ma mère avait fort à faire pour remplir ses devoirs de société, mener à

bien son ménage, surveiller la préparation des repas, entretenir le linge et les vêtements, le tout sans dépasser les limites d'un budget restreint. — Elle était très économe, très ordonnée, très discrète, besognant beaucoup sans bruit, maintenant toutes choses dans un état de propreté reluisante, — le modèle de la femme d'intérieur. Esprit calme et sensé, cœur sûr mais renfermé et peu expansif, elle m'a rendu le service de ne pas me gâter, bien que je fusse son enfant unique; elle m'a appris à vouloir et à discipliner ma volonté. Par exemple, elle n'était nullement romanesque et, n'ayant d'autre idéal que le devoir méthodiquement et sévèrement accompli, elle me rabrouait ferme à propos de mes vagabondages d'imagination et de mon enthousiasme pour le théâtre. Au rebours de ma grand'-tante, elle n'envisageait qu'avec un dédain mêlé d'appréhension tout ce qui touchait à la littérature. Pour elle, les auteurs étaient des fous ou des paniers percés. Elle rêvait de me voir à l'École polytechnique; c'était en ce temps-là l'idéal des familles bourgeoises ; et pour couper le mal à la racine, elle décida qu'on ne me conduirait plus au spectacle.

Mon père, lui, était d'un naturel tout opposé à celui de ma mère. Il tenait de son terroir bourguignon un esprit vif, gai,

pétulant, très en dehors. Agréable causeur, il aimait le monde et la société des femmes, auxquelles il prodiguait de joviales mais toujours respectueuses galanteries. Pourtant le goût du plaisir ne lui faisait pas négliger son bureau, qu'il gérait avec un zèle exemplaire. Contrairement à beaucoup d'employés, il avait l'amour de son métier. Très savant domaniste, très ferré sur la jurisprudence fiscale, il prenait feu en discutant de subtiles et obscures questions d'enregistrement.

En littérature, il était resté à Béranger et à Casimir Delavigne et le lyrisme de l'école romantique le laissait très froid. Il avait néanmoins un esprit plus cultivé et lettré que la plupart de ses collègues. Fils de paysans, il s'était formé lui-même, presque sans maître, à l'aide de livres glanés un peu à droite et à gauche. Il avait appris seul le français, passablement de latin et un peu de grec. Son style bref, sobre, rapide, avait une précision et une netteté remarquables; mais c'était le style administratif dans toute sa nudité correcte et austère. Mon père n'était pas cependant fermé à une certaine poésie. Je me souviens de lui avoir entendu citer avec une véritable émotion ce vers de Virgile :

Et jam summa procul villarum culmina fumant.

— Comme c'est juste! s'écriait-il..., quand je lis cela, il me semble que je vois encore les toits de mon village fumer à la tombée du crépuscule!...

Ce fut lui qui, — sans le vouloir, — me fit pour la première fois sentir la musique et l'enchantement du rythme poétique. Un soir d'hiver, pendant que ma mère surveillait des marrons qui rissolaient sous la cendre et tandis que j'achevais mes devoirs à la lueur d'une lampe-quinquet, on vint, je ne sais comment, à parler de quelqu'un qui composait des vers. Ce mot de « vers » ayant pour moi un sens mystérieux, j'en demandai l'explication. Mon père me fit comprendre du mieux qu'il put la différence qui existe entre les vers et la prose, et m'initia sommairement aux secrets du nombre et de la rime. Cette façon de parler en rimant me parut quelque chose de merveilleux.

— Et toi, lui dis-je, saurais-tu écrire en vers?

— Mais oui, répondit-il en riant. — Il prit une feuille de papier et y crayonna ces quatre vers :

Tombe, tombe, feuille éphémère,
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain...

Je demeurai ébahi. Ce quatrain avait

une mélodie, un mouvement, un je ne sais quoi qui me charmaient, et j'étais plein



d'admiration pour mon père qui l'avait si facilement improvisé. — Comment, m'écriai-je, c'est toi qui as trouvé cela? — Mais il était trop sincère et scrupuleux

pour me laisser longtemps sous le coup d'une mystification. — Non, reprit-il, ces vers ne sont pas de moi, ils ont été composés par un poète nommé Millevoye, qui est mort très jeune. — Mort de misère, probablement, ajouta ma mère, à qui l'hôpital apparaissait comme la fin naturelle des poètes. — Mais elle aurait bien pu prêcher pendant des heures contre la poésie et les poètes, le coup avait porté. Ces quatre vers avaient produit en moi une secousse dont les vibrations devaient se prolonger indéfiniment ; ç'avait été comme le *clinamen* qui pousse les molécules les unes vers les autres et détermine la cristallisation.

Cette vie étroite et renfermée dans la petite maison de la rue du Bourg ; ces journées endormies où les heures d'école alternaient régulièrement avec les récréations solitaires dans la salle à manger et la cour aux murs gris ; ces semaines uniformes que coupaient seules les courses aux bois, le jeudi, et les visites du dimanche chez la grand'tante, constituaient en apparence une existence d'enfant assez plate et peu accidentée. Pourtant je sais gré au sort d'avoir ménagé à mes jeunes années ce milieu tranquille et toujours le même. Je lui suis reconnaissant de m'avoir maintenu jusqu'à dix-huit ans dans ce coin de province aux horizons bornés, où mes

plus longs voyages ne dépassaient point les coteaux de vigne et les grands bois qui enclosent de toutes parts notre vallée de l'Ornain. Les hommes dont l'enfance, éparpillée en des milieux sans cesse changeants, a été ballottée en de continuels voyages et n'a pris de racine nulle part, peuvent avoir éprouvé de bonne heure des émotions plus aiguës, emmagasiné des images plus nombreuses et plus vivement colorées ; leur esprit peut s'être plus précocement ouvert et affiné ; mais ils n'ont pas goûté ce qui fait la douceur et l'intime poésie des années enfantines : — la continuité de la vie au milieu d'êtres et de choses qu'on pénètre chaque jour un peu plus, qui nous ont donné nos premiers étonnements, qui ont été témoins de nos premières joies et de nos premiers chagrins. L'âme s'équilibre mieux, se développe plus harmonieusement dans un commerce pacifiquement familier avec des paysages et des intérieurs que l'accoutumance rend progressivement sympathiques et suggestifs. Elle s'imprègne insensiblement de leur essence originale ; elle se répand à son tour amicalement en eux, et elle retrouve plus tard les impressions et les émerveillements d'autrefois, semés dans chaque coin de rue, fleurissant à chaque buisson du chemin.

Dans le jardin qui fut celui de ma

grand'tante et qui est devenu une dépendance de la maison paternelle, il y a un vieux platane au tronc tordu, que je ne puis jamais revoir sans que j'aie immédiatement devant les yeux le *home* antique de la tante Thérèse : — la cuisine carrelée, avec ses rideaux à petit quadrillé rouge, ses bassines de cuivre et sa haute cheminée, si bruyante et si parfumée d'odeurs de fruits à la saison des confitures ; — on descendait deux marches de pierre, creusées au milieu par les pas de nombreuses générations, et l'on se trouvait dans la chambre à coucher où des panneaux de noyer ciré encadraient des scènes de chasse peintes sur châssis. Le trumeau de la cheminée représentait un berger jouant de la flûte près de sa bergère, et une gravure de l'*Amour avec Psyché* pendait au-dessus de l'encoignure où je m'asseyais pour lire les comédies de Molière, tandis que la tante recouvrait de parchemin ses pots de groseilles, en fredonnant *la Belle Bourbonnaise.* — A chacun de mes voyages, je retrouve, au détour d'une rue, certain pavé bleuâtre veiné de blanc, qui était déjà encastré dans la bordure du trottoir, lors de ma dixième année, et auquel je jetais un familier regard, chaque fois que je rentrais à la maison. Ce pavé a été mon ami et mon confident durant de longues années.

Je lui ai raconté mes craintes et mes déboires d'écolier, mes illusions et mes désespérances d'amour. Tantôt, quand j'avais eu un succès au collège, je foulais d'un talon vainqueur le pavé bleu veiné de blanc; tantôt, quand mes compositions avaient été mauvaises, je passais près de lui en traînant piteusement mes semelles et en songeant à la semonce qui m'attendait au logis. Plus d'une fois, je me suis arrêté là pour chercher mes premières rimes.



Depuis lors, les révolutions ont jeté bas plusieurs trônes, l'invasion allemande a répandu ses troupeaux de lourds conquérants à travers les rues de ma petite ville, des jeunes gens et des vieillards se sont acheminés vers le cimetière, mes cheveux ont grisonné; mais le pavé de grès bleu reste immuablement encastré dans la bordure du trottoir. Il n'a pas visiblement changé : à peine est-il un peu usé et déprimé sur les bords. — Et elle

n'a pas changé non plus, l'étroite fenêtre du grenier où nichaient des hirondelles et où je venais m'accouder pour lire *Don Quichotte*. Lorsque je repasse par la rue du Bourg, je lève la tête et, en apercevant la baie cintrée sous l'auvent du toit, il me semble voir mes imaginations d'enfant reprendre leur vol avec les jeunes générations d'hirondelles, qui reviennent fidèlement y nicher à chaque retour d'avril.

Don Quichotte ! Ce livre marque pour moi la date d'une éclosion de sensations toutes nouvelles. Un ami de mon père me fit, au jour de l'an, cadeau de l'œuvre de Michel Cervantès. C'était la traduction de Florian en six petits volumes à couverture rose, ornés d'estampes amusantes, qui attirèrent d'abord mon attention. Dès les premières lignes, je fus mis en goût par la réalité de la sobre description qui introduit le lecteur dans le logis de l'*Ingénieux hidalgo*, et qui me rappelait un peu les modestes menus de notre table de famille : « Un morceau de viande dans la marmite, plus souvent vache que mouton ; le soir, un hachis des restes du dîner ; le vendredi, des lentilles ; des œufs le samedi, et quelques pigeonnaux de surplus le dimanche, entamaient les trois quarts de son revenu... » Je ne quittai plus mon livre qu'à regret. Dès que j'avais une heure de liberté, je grimpais au grenier

et m'installais dans l'embrasure de la fenêtre, d'où l'on apercevait à l'horizon les vignes de la ville haute et les terrasses du couvent des Dominicaines. Don Quichotte me passionnait. La cruelle ironie de Cervantès m'échappait absolument; le côté chevaleresque seul m'intéressait. J'avais pris au sérieux mon héros de la Triste figure, et je m'indignais des coups de bâton qui pleuvaient dru comme grêle sur sa maigre échine. Sancho ne me plaisait qu'à demi, je le trouvais prosaïque; mais mon cher chevalier, comme je m'identifiais avec lui, comme je me mettais de moitié dans ses enthousiasmes, et comme je souffrais de ses déboires! L'incomparable Dulcinée m'apparaissait aussi belle et imposante qu'elle était sortie du cerveau fêlé du pauvre hidalgo. Ne rêvant plus qu'aventures et coups de lance, je chevauchais avec lui dans les plaines brûlées de la Manche, et à travers les gorges rocheuses de la Sierra Morena.

On prend les tics, les manies et les intonations des personnes avec lesquelles on vit, de même qu'on prend l'accent de la province où l'on a été élevé. Mon assidue cohabitation intellectuelle avec l'Ingénieux hidalgo eut pour résultat de m'imprégner le cerveau d'une douce folie semblable à la sienne. J'en vins ainsi que lui à me créer un monde imaginaire à

côté du monde réel, ou plutôt à romancer les incidents vulgaires de la vie de tous les jours, à l'aide de subtiles transformations qui leur donnaient une noble et merveilleuse tournure ; seulement, à la différence du gentilhomme de la Manche, j'avais conscience de mes inventions et, si je prenais des auberges pour des châteaux, c'était avec préméditation. Les Anglais ont un nom pour ces tromperies de l'esprit, ils les appellent des *make-believe*. Je trouvais un plaisir exquis à m'en faire accroire.

D'abord j'eus un royaume fabuleux dont j'étais le roi et que je nommai « le Kurdistan ». Ce nom oriental, rencontré par hasard dans un livre de voyages, m'avait plu par sa sonore étrangeté. Les quartiers de ma petite ville devinrent autant de provinces de mon fantastique royaume. L'Ornain en fut le fleuve aux rives bordées de lauriers roses ; l'enclos touffu de ma grand'tante en fut le jardin enchanté où je me promenais avec mes chevaliers, toujours prêts, sur un signe du doigt, à monter à cheval pour courir avec moi les aventures.

Chaque fois que j'avais été puni à l'école ou grondé à la maison, je me dédommageais des mesquineries et des ennuis de la réalité en me réfugiant en esprit dans mon Kurdistan, où mes pensums

et mon pain sec se changeaient en d'héroïques et immérités désastres, dus à la malignité d'un enchanteur, mon ennemi personnel.



Une fois en possession d'un royaume et d'un palais, il ne me restait plus qu'à trouver une Dulcinée à laquelle je consacrerais mon amour et toutes les actions d'éclat que je ne manquerais pas de faire

par la suite. Ce ne fut pas long. Mon choix s'arrêta sur la petite fille d'un de nos voisins, une brunette au fin profil, au teint mat et aux yeux noirs, dont l'origine méridionale et la mignonne beauté m'avaient frappé. Son père était, je crois, inspecteur des droits réunis. Je ne l'avais pas vue en tout trois fois, et je ne lui avais jamais parlé, mais peu m'importait; cela cadrait mieux avec mon chimérique Kurdistan, et je n'en devins pas moins passionnément amoureux de cette fillette de neuf ans. Elle se nommait Josèfe Bonnal; je l'appelai *Josefa*, pour plus de couleur locale, et, sur-le-champ, mon amour m'ayant mis en verve, je résolus de lui adresser une déclaration en vers. Au bout de deux jours, j'accouchai d'une épître étrangement rimée, mais toute chaude d'admiration, et dont je fus fort satisfait. De cette première composition poétique, je n'ai retenu que les quatre derniers vers :

O Josefa, je t'aime
Et t'aimerai toujours,
Jusqu'à ce que la Parque blême
Tranche le fil de mes jours.

Cette « Parque blême » sentait furieusement mes lectures mythologiques et les ressouvenirs classiques dont était peuplé le logis de ma grand'tante; mais je n'en étais pas moins fier de ma strophe finale,

et je me la répétais du matin au soir, à satiété, comme le loriot qui n'a que trois notes et qui les redit sans se lasser. Ce n'était pas tout d'avoir composé une déclaration en vers : il fallait que celle à qui elle était destinée pût la lire. Un soir que j'étais seul dans le bureau de mon père, où l'on me croyait occupé à conjuguer un verbe, je chipai une jolie feuille de papier rose, et j'y transcrivis de mon mieux ma poésie que je signai bravement. Il ne s'agissait plus que de faire parvenir à son adresse ma lettre pliée et cachetée tant bien que mal. Là gisait la difficulté. Pendant deux jours, mon billet précieusement serré dans ma poche, je rôdai devant la porte de ma Dulcinée, espérant toujours que Josèfe passerait dans le corridor et que je pourrais déposer mes vers à ses pieds. J'attendis en vain, elle ne parut pas et, de guerre lasse, je me décidai à jeter la lettre sur les dalles du vestibule, en me fiant pour le reste au dieu des amoureux.

Le dieu ne daigna pas me protéger ; ce fut la mère de Josèfe qui trouva mon épître et qui la lut. Elle s'amusa fort de cette déclaration en vers adressée par un gamin de dix ans à une fillette qui en comptait neuf à peine, et se hâta de la lire à ses amis. Le lendemain, à une soirée de la préfecture, mon pauvre billet rose passa de main en main et contribua

pour beaucoup à l'ébaudissement des invités du préfet. Je sus tous ces détails par un camarade de mon école, dont le père avait assisté à la soirée préfectorale. Ce rigide fonctionnaire était revenu scandalisé de la perverse précocité du « fils du receveur » et avait défendu à son rejeton de me fréquenter.

Je n'avais pas prévu ce dénouement et je commençais à être fort inquiet des suites probables de mon amoureuse aventure. Mes parents n'avaient pas été chez le préfet, mais ma lettre courait la ville, et il était certain qu'un jour ou l'autre elle serait communiquée à ma mère. Chaque après-midi, en sortant de l'école, je frissonnais à l'idée de rentrer et de trouver ma famille instruite de mon méfait. Enfin, un soir, à la brune, comme je m'en revenais avec mon cartable sur le dos, en passant devant la fenêtre du rez-de-chaussée, je jette un craintif coup d'œil sur l'intérieur de la salle, j'aperçois mon père, ma grand'mère et ma mère groupés devant la cheminée, et j'ai le pressentiment que le fatal quart d'heure est arrivé. Je pousse la porte et je reste tout pantelant sur le seuil... Ma mère tenait mon papier rose dans sa main.

— Hé bien ! monsieur, dit ma grand'-mère, nous en apprenons de belles !

Mon père, lui, se borna à s'écrier : —

Si seulement tu n'avais pas fait de fautes d'orthographe ! — Mais ma mère prit la chose au tragique et me sermonna d'importance. — Le plus clair résultat de mon équipée fut qu'on décida que je n'étais pas assez surveillé à l'école primaire et que j'entrerais au collège. Quant à Josèfe, on la mit au couvent des Dominicaines, puis son père eut un changement de résidence, et je ne la revis plus.

Néanmoins ma *passionnette* persista un an ou deux à l'état de pure idéalité. Je l'avais transplantée en plein Kurdistan, où Josèfe jouait le rôle d'une princesse persécutée. — Plus de quarante ans se sont passés depuis lors, et dans ma mémoire je vois encore, comme à travers un fin brouillard bleu, la brunette au teint mat, aux yeux noirs et aux cheveux nattés, qui m'inspira mes premiers vers et mon premier amour, et qui n'en sut jamais rien.



III

LE VIEUX COLLÈGE
ÉTUDES CLASSIQUES ET ÉCOLE BUISSONNIÈRE
EDMOND LAGUERRE

J'entrai au collège par une brumeuse matinée du mois d'octobre 1843. J'avais dans mon sac un cahier blanc et dans ma poche une toute petite bouteille d'encre fermée d'un bouchon de papier. En route, ce bouchon improvisé tomba et je revins à la maison avec un pantalon marbré de taches d'encre. Ce fut le seul incident mémorable de ma première journée scolaire. A cette époque, Bar-le-Duc ne possédait qu'un simple collège communal ; mais ce collège, célèbre dans les annales du Barrois, avait de respectables quartiers de noblesse. — Fondé en 1581 par Gilles de Trèves, ami d'Antoine le Bon, duc de Lorraine, il était d'une architecture originale. Aujourd'hui encore, malgré son état de délabrement, il conserve une pittoresque et imposante physionomie.

Dans ce sombre bâtiment percé de larges fenêtres nues à petits carreaux verdâtres, toute mon enfance et mon adolescence ont tenu. C'est là que j'ai fait toutes mes classes en qualité d'externe. J'y ai eu des émotions, des transes, des chairs de poule et des souleurs dont la vivacité m'effraye encore aujourd'hui. Parfois il m'arrive de rêver que je suis de nouveau écolier, que je traverse la cour carrée, que j'entre dans la classe de mathématiques et qu'on me fait aller au tableau pour démontrer les propriétés des angles alternes-internes, — et je me réveille baigné de sueur. — Si on avait souvent la vie dure au vieux collège, si les antiques poêles de fonte chauffaient mal, si les classes adossées à un petit bois en pente ressemblaient à des glacières en hiver, et en été à des caves humides où les ronces et les lierres du jardin poussaient des brindilles vertes entre les murs lézardés, on y passait aussi de bonnes heures ; j'y ai contracté de fidèles amitiés et, en somme, les études y étaient aussi fortes que dans bien des lycées. Les classes se composaient d'un petit nombre d'élèves, une douzaine au plus ; les professeurs, pour la plupart nés et établis dans le pays, étaient de braves gens à l'écorce un peu rude, aux façons un peu rustiques, mais sachant beaucoup

et s'occupant avec un soin consciencieux de leur petit troupeau d'écoliers. On mène en ce moment grand bruit à propos de la surcharge du programme des études classiques. Je crois, en effet, que les lycéens d'aujourd'hui apprennent beaucoup plus de choses, — un peu superficiellement ; — mais je doute qu'ils soient soumis à un régime plus austère et plus laborieux que n'était le nôtre.

Voici, par exemple, le menu de mes journées d'externe *surveillé*, lorsque je suivais les cours de cinquième. — Je me levais, hiver comme été, neige ou soleil, à l'angelus de six heures, et je me rendais à travers les rues endormies à l'étude des externes, où nous préparions nos leçons jusqu'à sept heures et demie. Je déjeunais d'un petit pain, acheté chez le père d'un de mes camarades, un boulanger qui demeurait au bas de la côte du Collège et qui me permettait de croquer ma *flûte* aux clartés de son four. A huit heures, classe jusqu'à dix, puis étude jusqu'à midi, heure à laquelle je courais avaler mon dîner à la maison pour retourner ensuite dare-dare prendre une leçon de dessin d'une demi-heure. L'étude et la classe me ressaisissaient jusqu'à quatre heures, et, après une trop courte récréation, nous retournions à l'étude du soir jusqu'à sept heures un quart. Alors seu-

lement nous avions le droit d'aller souper chez nous et d'y dormir à poings fermés, en attendant l'angelus du lendemain.

Si rigoureux que fût ce régime, je n'en ai pas moins conservé une tendre affection pour mon vénérable collège, où des touffes de giroflées sauvages poussant dans les fentes des murs nous annonçaient gaiement l'approche du printemps et des vacances de Pâques. A chacun de mes voyages à Bar, je vais faire un pèlerinage pieux au cloître délabré de Gilles de Trêves et, dans la paix qui enveloppe la grande cour devenue silencieuse, je songe aux années d'autrefois, aux anciens maîtres morts de vieillesse, aux amis fauchés prématurément. Je me dis avec mélancolie : « Derrière chacune de ces portes closes dort un peu de mon passé ; j'y ai conçu de grandes espérances, j'y ai rêvé de beaux rêves à une époque où on n'a pas encore de désillusions. Là, dans cette classe aux murs verdis, j'ai eu mon premier éblouissement à la lecture de *Notre-Dame de Paris ;* sous les poutres de cette salle basse, après avoir dévoré en cachette le *Fils du Diable*, j'ai ébauché les premiers chapitres d'un roman en quatre parties : — *le Château de Rosenstein*, où on se tuait à chaque page ; — sous ce porche, j'ai lié connaissance avec

mon pauvre camarade Edmond Laguerre!... »

C'était à la rentrée d'octobre 1844. Je fus abordé dans la rue par un gamin de mon âge, vêtu d'une blouse bleue. Il avait une longue figure, éclairée par deux yeux observateurs; un front bombé et volontaire, surmonté de cheveux blonds aux mèches rebelles. Sur ce front de dix ans, où la réflexion creusait parfois des plis verticaux, on aurait pu deviner déjà cet esprit scientifique et imaginatif qui devait faire de lui l'un de nos plus remarquables géomètres et le mener à l'Institut. — Tu entres en sixième, n'est-ce pas? me dit-il. — Oui. — Moi aussi; si tu veux, nous serons camarades. — Il avait l'air d'un gaillard autrement intelligent que le reste de mes condisciples, et je fus flatté de cette ouverture. Nous ne fûmes pas seulement camarades, nous devînmes deux rivaux. Jusque-là j'avais tenu facilement la tête de ma classe, n'ayant eu pour concurrents que des élèves faibles; mais, avec Laguerre, je m'aperçus bien vite que j'allais avoir affaire à forte partie. Nous nous disputions la première place avec acharnement, et celui de nous qui arrivait second rentrait chez lui l'oreille basse, car nos parents à tous deux accueillaient peu agréablement le vaincu. Laguerre était le cadet d'une famille de

six enfants, et son père, comme le mien, prétendait qu'il n'y avait qu'une bonne place : la première. Tout en bataillant l'un contre l'autre chaque semaine, nous n'en étions pas moins bons amis, et nous ne nous quittions guère. Il était comme moi grand amateur de lecture, et nous dévorions ensemble tous les livres qui nous tombaient sous la main, bons ou mauvais : *Jean-Paul Choppart* et *le Juif errant* d'Eugène Sue, *le Chevalier d'Harmental* et *Gulliver*. Toute cette littérature nous monta au cerveau et, vers la fin de l'année, nous résolûmes de fonder un journal. Laguerre s'était procuré des caractères d'imprimerie ; mais, malgré tous nos efforts, nous n'arrivâmes qu'à composer le titre : *la Renommée ;* le reste du journal fut écrit à la main. Il contenait un article politique où nous disions son fait à M. Guizot à propos de l'affaire Pritchard, des nouvelles locales et un roman-feuilleton de mon camarade intitulé : *les Mystères d'une famille pauvre.* Je devais aussi écrire un roman moyen-âge dont je n'avais encore que le titre : *Arthur de Provence.* Je n'eus pas la peine de trouver autre chose, car la *Renommée* fut saisie par notre professeur dès le second numéro et nous renonçâmes à en publier un troisième.

Pendant les deux années qui suivirent,

Laguerre alla continuer ses études à Stanislas; la révolution de 1848 le ramena au vieux collège et notre camaraderie reprit de plus belle. Nous étions plus que jamais amateurs de romans, mais nous avions épuisé notre stock de livres et, comme nos *semaines* très modestes ne nous permettaient pas de nous abonner à un cabinet de lecture, nous nous trouvions fort dépourvus, quand un de nos camarades nous conduisit chez un singulier personnage qui possédait, au fond de son grenier, une bibliothèque abondamment meublée. — C'était un célibataire d'une quarantaine d'années, qu'on nommait « le philosophe Moat », — un grand gaillard, robuste, haut en couleur et bizarrement accoutré. Il habitait dans le faubourg de Couchot une vieille maison de vigneron dont les greniers étaient pleins de livres. Ayant eu une éducation première assez négligée, mais pris sur le tard de la manie du bouquin, il avait mis le nez dans les œuvres des philosophes de l'antiquité et du XVIIIe siècle. Il s'était tellement bourré de morale et de métaphysique que cette nourriture indigeste lui avait faussé l'esprit et brouillé le cerveau. De même que don Quichotte, après avoir lu trop de romans de chevalerie, s'était avisé de se faire chevalier errant, Moat s'était imaginé de devenir un philosophe à la façon

de Diogène et de Socrate, et de conformer son genre de vie à ses doctrines. A vrai dire, il y avait en lui plus de Diogène que de Socrate ; il professait des théories épi-



curiennes avec un cynisme et une liberté de langage qui n'étaient pas sans danger pour les collégiens admis dans son grenier. Il avait mis sa petite fortune en viager et, libre de tout souci, il vivait fort égoïstement, dépensant les trois quarts

de ses revenus en achats de livres et prêchant sur les routes le détachement de toutes les obligations sociales, qui faisait le fonds de sa philosophie. Mais les fous de mon pays barrois — pays de gens prosaïques et positifs — gardent, même dans leurs plus bizarres folies, un reste d'esprit pratique, et notre « philosophe » nous en donna un exemple. Il avait pour débiteur un marchand de costumes de carnaval; ce costumier étant devenu insolvable, Moat se paya de sa dette en nature et fit main basse sur toute la friperie carnavalesque; puis, n'ayant pu en tirer sou ni maille, il se demanda pourquoi, au lieu de donner de l'argent à un tailleur, il n'utiliserait pas tous ces oripeaux pour se vêtir. Diogène, à son sens, n'eût pas hésité ; lui-même n'hésita pas une minute, et pendant plus d'un an nous le vîmes cheminant par les rues et les routes, tantôt costumé en Turc, tantôt travesti en seigneur vénitien. La mascarade ne cessa que lorsque les défroques du fripier tombèrent en lambeaux.

Ce fut chez cet original qu'on nous introduisit un beau jeudi. Nous y passions nos jours de congé quand il pleuvait, et, tandis que les grands de spéciales et de rhétorique jouaient au piquet avec le « philosophe », Laguerre et moi nous furetions dans la bibliothèque et nous y

lisions au petit bonheur quelques bons ouvrages et beaucoup de mauvais livres. C'est là que je fis connaissance avec les Nouvelles d'Alfred de Vigny et aussi, hélas ! avec la *Guerre des dieux*.

Dès que le printemps revenait, nous abandonnions le grenier de Moat pour pousser de lointaines reconnaissances sur les *friches* des environs. La vallée de l'Ornain est bordée de coteaux de vignes et couronnée par des lisières de forêts. Entre les vignobles et les bois, sur les plateaux, règnent de longs espaces de terrains incultes, couverts d'un gazon sec et ras où ne poussent guère çà et là que des prunelliers et des genévriers. Du haut de ces friches le regard plonge dans la vallée, où l'Ornain serpente à travers des prairies plantées de saules et de peupliers. C'était sur ces pelouses solitaires que nous aimions à flâner aux jours de vacances. Au printemps, l'herbe y était fleurie de belles anémones violettes, et nous nous délections à y écouter la musique des alouettes ; — en automne, nous allumions des feux de branches sèches et nous faisions cuire des pommes de terre. — Que de discussions littéraires, que de rêveries béates, que de fantastiques projets nous semions à travers les friches de Savonnières et de Massonge, tandis que le vent et le soleil promenaient les ombres

des nuages sur les pentes des vignes et le fond de la vallée !... Laguerre avait une imagination sans cesse en mouvement, mais une imagination scientifique, dont les spéculations visaient toujours une invention pratique.

Nous avions lu dans le *Robinson suisse* la description d'un certain rôti de *pécari à la caraïbe*, préparé sous la terre, dans un four chauffé à l'aide d'un grand feu de bois. Cette originale cuisine nous avait fait venir l'eau à la bouche et, pendant toute une semaine, nous n'avions plus songé qu'aux moyens de confectionner un *pécari* de notre invention. Nous nous donnâmes rendez-vous, un jeudi, sur les friches de Savonnières. Nous avions apporté un filet de porc, avec lard, poivre et sel comme assaisonnements, et nous discutâmes gravement la question de la cuisson.

— Un instant ! dit Laguerre, il faut d'abord construire un four dans de bonnes conditions.

Le four fut creusé dans le sol de la friche ; on garnit le fond et les bords de l'excavation de cailloux plats, sur lesquels on alluma un beau feu. Tandis que la flamme pétillait, je couchai le filet de porc dans un lit de serpolet, je le bardai de lard, je l'enveloppai de feuilles de vignes...

— Le four est chauffé à point ! me cria mon ami.

Alors nous disposâmes notre filet sur les pierres brûlantes ; le tout fut couvert



d'un toit de cailloux très chauds, sur lesquels j'entretins un brasier ardent. Puis, pendant que la fumée bleuâtre montait en

spirales, nous attendîmes, le cœur palpitant.

Au bout d'une heure :

— Je crois que c'est cuit ! annonça Laguerre ; sens-tu cette bonne odeur de rôti ?...

En réalité, nous ne percevions rien qu'un vague parfum d'herbes grillées ; mais en imagination nous avions déjà les sensations d'un savoureux fumet aromatique.

Nous déterrâmes notre rôti avec mille précautions, en nous léchant d'avance les lèvres. — O déception ! le filet *à la caraïbe* était à peu près cru. — Nous n'en voulûmes point démordre néanmoins, nous le déchirâmes à belles dents, et, d'un commun accord, il fut déclaré délicieux.

Vers la fin de 1848, la politique prit la place de la littérature dans nos préoccupations. Nous étions ardemment républicains et républicains d'extrême gauche. Nous ne lisions plus que de l'histoire, de l'économie sociale et des journaux ; — les *Montagnards* d'Esquiros, l'*Histoire de dix ans* de Louis Blanc, les *Voix de prison* et les *Paroles d'un croyant* de Lamennais étaient nos livres de chevet. Nous ne nous permettions d'autres romans que ceux de George Sand. En 1849, Laguerre fonda une société secrète sur le modèle de la Société des *Saisons*. Chaque com-

pagnon donnait un sou par semaine à la caisse sociale ; on se réunissait dans les bois, au fond d'une maisonnette abandonnée, où l'on cachait de la poudre !... Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que le parquet réactionnaire d'alors eut la naïveté de s'émouvoir de ces gamineries et de nous faire surveiller. Notre humeur révolutionnaire se calma en 1850. Laguerre se préparait déjà à l'École polytechnique ; moi, je piochais mon baccalauréat et, de plus, j'étais amoureux. Je m'en revins tout doucement à la poésie, tandis que mon ami allait à Metz, puis à Paris, suivre un cours de mathématiques spéciales. Il entra à l'École en 1853 avec le n° 3, et, depuis, nous ne nous revîmes plus qu'à l'époque des vacances. Mais nous entretenions une correspondance suivie et nous continuions de loin nos discussions littéraires et philosophiques. Laguerre me gourmandait à propos de mon romantisme et critiquait ferme mes premiers vers. Son esprit net avait la haine des phrases creuses et du lyrisme faussement sentimental ; son goût le portait vers la langue sobre, claire et naturelle des écrivains de la première moitié du XVIIIe siècle. — Je viens de relire ces lettres de jeunesse à l'écriture serrée, au style alerte et mordant, et j'ai eu, plus vivement que jamais, la sensation de la fluidité avec

laquelle se dissout et s'efface notre pauvre petite vie humaine. Les feuilles de papier jauni où courait la main nerveuse de mon ami Laguerre sont restées intactes; mais les doigts qui traçaient ces caractères mêmes, mais l'esprit qui jetait sur le papier ces réflexions pleines d'humour et de mélancolie railleuse, où sont-ils maintenant?... Voici un fragment de lettre daté du 4 mai 1852, tout imprégné du scepticisme découragé qui s'était emparé de tant d'âmes après le coup d'État de décembre : « Amour, liberté, gloire, tout cela n'est que fumée et cela ne vaut pas celle de ma pipe... En ce moment, la France prête serment. Qu'en dis-tu? Moi, je ne songe ni à m'indigner, ni à pleurer. Le peuple imite les anciens gladiateurs; frappé au cœur, il se retourne pour saluer l'empereur... *Morituri te salutant, Cæsar!*... Va, la liberté n'est qu'une femme!... Je te recommande de lire Musset. Adonne-toi aussi à Balzac; je te conseille de lire de lui *les Parents pauvres*, *le Père Goriot*, *Un grand Homme de province.* »

En voici une autre intitulée *Voix de prison* et datée de l'École polytechnique où il était consigné : — « Heureux celui qui n'a jamais lu de poésies ou de romans et n'a jamais quitté la maison paternelle, qui cultive les choux de son jardin qui

ne cherche pas à deviner les mystères de la nature, croit humblement à ce que son curé lui a dit, se marie à vingt ans avec une grosse paysanne joufflue, a



beaucoup d'enfants et meurt tranquille, sans se douter qu'il y a au monde une École polytechnique ! — J'ai encore seize mois à faire, total seize mois d'ennui. Le mieux que je puisse espérer, c'est de sortir dans les ponts ou dans les mines ; or j'ai autant envie de commettre un pont ou un chemin de fer que de me jeter à l'eau ! — O mes rêves de seize ans, où êtes-

vous?... » — Un peu plus loin je trouve une amusante drôlerie, — la ballade du polytechnicien :

« Heureux le polytechnicien !... Le ministre de la guerre aux pieds légers et ses officiers aux belles bottines lui créent sans cesse de nouveaux plaisirs, l'abreuvent de délices et de voluptés ; il passe sans cesse d'inspections en inspections, de revues en revues, d'appels en appels...

« Heureux le polytechnicien !... L'Opéra n'a été créé que pour lui ; Alboni ne chante que pour lui ; pour lui, chantent Gueymard et Mario. Il a le droit, deux fois par semaine, d'aller entendre les deux premiers actes des *Huguenots*, puis de rentrer à l'École à dix heures. Le gouvernement toujours paternel lui a préparé une couche molle de peaux de brebis, et là il a le droit de se figurer qu'il entend les trois derniers actes des *Huguenots*. Heureux le polytechnicien !... »

Une dernière lettre, écrite sur un carré de papier écolier, est datée de l'École d'application de Metz : — « Tu ne te figures pas où je suis en ce moment ; je te le donne en cent. Si tu pouvais m'apercevoir, tu me verrais planté à califourchon sur le faite du toit de la caserne de cavalerie, dont je suis censé prendre le plan... Du reste, ma demeure est charmante ; je suis abrité du soleil ; la lucarne d'un gre-

nier me sert de table et la corniche, de promenade. J'ai là du tabac, du rhum et des livres ; joins à cela une vue magnifique sur tout Metz et sur la vallée, un air pur et rien à faire ! — J'ai avec moi un soldat du génie qui est censé m'aider à prendre des mesures. Je lui fais faire sentinelle quand je veux dormir. C'est un pauvre diable de recrue, ayant à peine trois mois de service ; Alsacien, gras, rouge, sans barbe, blond filasse, au demeurant très doux, très bon. Je fais des études de mœurs sur ce sapeur ; je lui ai appris à fumer, ce qui n'a pas été sans danger. J'ai été sur le point de devenir son garde-malade. — Je lui fais boire du rhum, ce dont il s'acquitte mieux, et je le fais jaser... Le pauvre garçon était cultivateur avant d'être au service ; il tripotait doucement une existence mêlée de fumier et de pommes de terre, allait épouser une grosse Alsacienne aux pommettes rouges, quand la conscription est venue le prendre. Dans quinze jours il part pour la Crimée avec son bâton de maréchal dans sa giberne. En avant, marche !... A la gloire, à la victoire ! — Et Trüdchen, avec ses balais, épousera pendant ce temps-là un autre Alsacien aussi blond et aussi épais. — Allons, sapeur, ne pleurez pas... Quand on est soldat, morbleu !... (prenez plutôt ce verre

de kirsch); quand on tient l'épée de la France, sacrebleu!... Ouf! quelle chaleur!... Je vais me coucher à l'ombre et dormir. Adieu, *dear friend*, j'attends une lettre de toi d'ici à deux jours... Sapeur! — Lieutenant ? — Faites la ronde et réveillez-moi, si le capitaine vient!... »

Vers 1857, la correspondance cessa. Laguerre fut attaché à la manufacture d'armes de Mützig; la vie avec toutes ses menues complications nous entraîna loin l'un de l'autre. Nous ne nous retrouvâmes plus que, dix ans après, à Paris. Il avait été nommé répétiteur à l'École polytechnique, et il pouvait plus aisément s'y abandonner à sa maîtresse passion : la spéculation pure. En 1874, il devint examinateur d'entrée à cette même École dont il avait maudit la discipline et où il avait composé « la ballade du Polytechnicien ». En 1885, il fut appelé à la suppléance de la chaire de physique mathématique au Collège de France, et, la même année, il entra à l'Institut. Marié à une femme éminemment distinguée, père de charmants enfants à l'éducation desquels il consacrait tous ses loisirs, il pouvait se dire alors qu'il avait enfin réalisé son rêve; mais nos rêves sont des bulles de savon qui crèvent dès que nous les touchons du doigt. En plein bonheur il fut terrassé par la maladie. Sa forte constitution avait été épuisée par un

travail trop écrasant. On le ramena déjà cruellement atteint à Bar-le-Duc, où il espérait que l'air natal le rétablirait. Un moment il crut y retrouver un regain de santé. Il reprenait assez de forces pour faire des promenades sur les plateaux où nous avions si souvent flâné pendant nos années de collège. Un après-midi de la fin de juillet, il voulut, en souvenir du vieux temps, qu'on lui cuisinât une grillade de jambon à un feu de broussailles, en pleine friche. Il assurait que cela lui redonnerait de l'appétit. — Peu de jours après, aux approches de septembre, mon pauvre ami Laguerre s'alita et son reste de vie s'exhala doucement, comme la fumée bleue de ces feux de branches sèches que nous avions allumés jadis pour cuire le fameux *pécari à la caraïbe !*



IV

LA CRISE DE LA DIX-SEPTIÈME ANNÉE
PREMIÈRES GRISERIES
ET PREMIERS DÉBOIRES LITTÉRAIRES

Vers la fin de 1849, tandis que je me préparais à entrer en rhétorique, mon père prit une détermination qui modifia notablement notre genre de vie. Il avait compris qu'en s'obstinant à rester à Bar-le-Duc, il entravait sa carrière administrative. Il se décida donc à demander son avancement n'importe où, et on le nomma conservateur des hypothèques dans une petite ville du Poitou, en lui promettant de le rappeler dans la Meuse dès qu'un emploi de même nature y serait vacant. Ma mère tenait à son pays natal; elle espérait, d'ailleurs, que ce séjour en Poitou ne durerait pas longtemps, et mon père partit seul, pendant que j'achevais mes humanités à Bar-le-Duc. — Cet événement me donnait, à dix-sept ans, une indépendance relative que je me hâtai de faire tourner au profit de la littérature.

La surveillance de ma mère sur l'emploi de mon temps et sur mes lectures était, en effet, purement nominale. Je n'allais plus à l'*étude des externes ;* en dehors des heures de classe, j'étais libre de disposer à mon gré de mes loisirs et je travaillais chez moi. — Nous avions quitté la rue du Bourg et nous habitions une maison que mes parents avaient fait bâtir sur l'emplacement de la vieille demeure de feu ma grand'tante. De la fenêtre de ma chambre, perchée au deuxième étage, je voyais la ville haute, en amphithéâtre, détachant ses toits aigus et ses flèches d'églises sur les molles ondulations de nos coteaux de vigne. Là, devant une petite table, je brochais mes devoirs et je dévorais surtout les poètes de l'école romantique. Le premier usage que je fis de ma liberté fut de prendre un abonnement à la bibliothèque municipale, qui était abondamment pourvue d'ouvrages modernes.

Je lus ainsi *les Méditations*, *Jocelyn*, *les Orientales*, *les Feuilles d'automne*, le théâtre d'Hugo, les *Poésies* de Sainte-Beuve. Les après-midi de dimanche, pendant la belle saison, j'allais m'installer avec de vieux tomes de la *Revue des Deux-Mondes* sous les pruniers de ma grand'tante et j'y restais jusqu'au soir. Ces lectures assidues me donnèrent

d'abord comme un éblouissement. Tout le fécond et merveilleux mouvement littéraire de 1830 à 1840 m'était soudain révélé. L'éclosion de cette riche floraison de poètes, de romanciers et de critiques se produisait simultanément pour moi; ivre de parfums et de couleurs, je ne savais où me prendre. Peu à peu, je recouvrai mon sang-froid et je commençai à analyser mes sensations. — Dans ce nouveau monde de l'esprit où je pénétrais avec une admiration respectueuse, tout ne m'enthousiasmait pas au même degré. Ainsi George Sand me fit d'abord éprouver une déception. J'avais débuté par *Lélia*, *Spiridion* et *les Sept cordes de la lyre*. — Mérimée, de Vigny me donnèrent, pour la première fois, la joie exquise qu'on éprouve devant une œuvre exécutée par un maître artiste. Je pleurai en lisant *la Grenadière* de Balzac. Mais celui qui m'enchanta et me passionna entre tous, ce fut Musset. Ses *Nouvelles* me parurent inimitables, ses *Proverbes* m'emportèrent dans un pays étrange où la fantaisie et la réalité se fondaient si harmonieusement que tout y semblait plus vivant, plus vrai, plus puissamment intéressant que la vie elle-même.

La lecture de ces œuvres si variées de ton, de couleur et de saveur, m'enlevait de terre. J'étais pris d'une fièvre intellec-

tuelle qui se traduisit bientôt par un désir d'aligner sur le papier les vers qui commençaient à me bourdonner dans la tête. — J'ai retrouvé le cahier où je transcrivais



ces premières rimes. C'était un gros volume relié, recouvert de toile, réglé à la mécanique, rempli aux trois quarts de rédactions géométriques et que j'avais choisi précisément pour dérouter les curieux. Derrière ce rempart de théorèmes, mes vers fleurissaient à l'aise et en sûreté, comme des violettes à l'abri d'une haie

d'épines. Je viens de les relire : ils m'ont paru enfantins et plats ; mais, à cette époque, je les pourléchais avec la même admirative sollicitude qu'une chatte qui mignote ses petits.

Si médiocres que fussent ces vers de la dix-septième année, ils me semblaient très réussis, et j'étais hanté du désir de les voir imprimés. Quelques mois après, j'eus la joie de réaliser mon rêve, grâce à la complicité de mon professeur de rhétorique. — Ce nouveau maître se nommait Édouard Mennehand. Presque aussi jeune que ses élèves, il ne sentait en rien le cuistre et le régent de collège. Sa nature fine et élégante tranchait vivement parmi les personnalités un peu lourdes et maussades de ses collègues. J'avais confiance en lui, et il avait flairé en moi un apprenti rimeur ; il m'encouragea à lui lire mes vers, me donna d'utiles conseils ; puis, un beau jour en pleine classe, il m'apprit qu'il avait porté un de mes manûscrits au *Journal de la Meuse*, et, grâce à lui, je goûtai pour la première fois le plaisir de me voir imprimé. Quand je sortis du bureau du journal où je venais de corriger mes épreuves, je me crus grandi de dix coudées et je baissai la tête de peur de heurter du front le réverbère suspendu au-dessus du porche...

Ce début m'avait mis l'eau à la bouche.

— A quelque temps de là, le bruit se répandit qu'un poète était débarqué à Bar-le-Duc. Cela me donna une secousse. Dans ma ville natale, un homme ayant pour unique profession d'écrire des vers était un oiseau aussi rare et aussi inconnu qu'un ibis ou un ornithorynque.

Sauf mon propre reflet dans un miroir, je n'avais jusque-là jamais vu un poète en chair et en os. Celui qui venait d'échouer parmi nous se nommait Arsène Barberot ; il rédigeait une petite feuille intitulée *le Souvenir littéraire*, dont j'achetai immédiatement le premier numéro. Les vers de Barberot étaient sombres et désespérés ; il s'y posait funèbrement en frère de Gilbert et d'Hégésippe Moreau. — Un soir, j'aperçus enfin Arsène au théâtre, car maintenant que j'avais la bride sur le cou, je ne manquais pas une représentation. Le poète était un petit homme grêle, d'une trentaine d'années, à la figure déjà vieillie et fanée, aux yeux d'un bleu pâle, aux cheveux blonds clairsemés ; il portait un habit noir lamentablement râpé et un chapeau de soie infiniment plus fatigué que son visage. A côté de lui était sa femme, toute jeunette, vingt ans à peine, étriquée dans une pauvre petite robe noire élimée ; — mais charmante avec sa peau blanche, ses yeux noirs, ses bandeaux plats et sa maigre poitrine qui la faisait

ressembler à une vierge de l'école préraphaélite. — J'avoue qu'Arsène Barberot ne réalisait pas pour moi l'idéal du poète romantique ; je trouvais qu'il manquait d'ampleur et que sa figure n'avait rien d'olympien. En revanche, son aspect paraissait réjouir les bourgeois qui remplissaient les loges de leur rotondité de notables commerçants et qui semblaient dire à leur fils : « Voilà à quel degré de maigreur et d'aplatissement conduit le détestable métier d'enfileur de rimes... Que cela vous serve d'exemple ! »

En dépit de cette légère désillusion, je fus mordu par le désir de lier connaissance avec Arsène et de voir mes œuvres manuscrites publiées dans son journal. Un dimanche, n'y tenant plus, je mis en poche une copie de mes deux meilleures élégies et je grimpai chez le rédacteur du *Souvenir littéraire*. Il demeurait au deuxième étage d'une maison meublée, d'assez piètre apparence. — Arrivé très essoufflé au sommet de l'escalier, je lus sur une carte collée à la porte : « Arsène Barberot. » Je frappai timidement, on me cria d'entrer, j'obéis et m'arrêtai un peu décontenancé à la vue de l'intérieur des « bureau du journal ». — Dans une chambre pauvrement meublée, où le soleil de juin entrait à flots par la fenêtre sans persiennes, le poète, en bras de chemise,

griffonnait au coin d'une table, tandis qu'à l'autre coin, sa femme, en grand négligé, écossait des pois dans une vieille boîte à sardines. Devant la cheminée, les reliefs d'un ragoût de mouton refroidissaient dans un poêlon de terre, et en travers d'un lit sans rideaux, un enfant d'un



an dormait couché sur le ventre. Le poète me dévisageait, et sa femme, sans souci de sa robe mal agrafée, souriait de mon air ébahi. Elle était si jolie quand elle riait que cela m'enhardit, et j'expliquai nettement l'objet de ma visite. Barberot prit la mine d'un maître qui accueille un débutant, lut mes vers à voix haute, y releva deux ou trois rimes indigentes, ce

qui me couvrit de honte, et finalement promit de les publier dans le prochain numéro du journal. Comme il finissait, l'enfant s'éveilla en pleurant. La jeune mère entre-bâilla sans façon son corsage et apaisa le marmot en lui donnant le sein. Ce que voyant, je me hâtai de prendre congé, et je dégringolai, assez troublé par le souvenir de la blanche poitrine et des yeux noirs de la jolie nourrice.

Le dimanche suivant, mes vers parurent dans *le Souvenir*, précédés d'une note où Barberot semblait solliciter l'indulgence des lecteurs « pour une jeune muse encore inexpérimentée ». Cette introduction n'était guère de mon goût, mais je me consolai en respirant avec délices le parfum de ma poésie imprimée. Quelques jours après, tandis qu'au fond du jardin de la grand'tante, je relisais mon œuvre pour la trentième fois, on sonna à notre porte ; j'allai ouvrir et me trouvai en face d'Arsène ? — Je venais, dit-il, vous rendre votre visite... Avez-vous été content du journal ? — Je balbutiai un vague remerciement et l'emmenai dans le jardin. Il y fit deux tours en s'extasiant sur le parfum des roses, puis brusquement : — A propos, ajouta-t-il, j'ai une petite traite à payer... Il me manque dix francs, et ma femme a pensé que vous auriez peut-être

l'obligeance de nous les avancer ? — C'était un coup droit et il n'y avait pas moyen de reculer. Heureusement je les avais, les dix francs, dans ma bourse de collégien, car je n'aurais jamais osé les demander à ma mère pour un pareil motif. La présentation de cette carte à payer l'eût jetée hors des gonds. — Je m'exécutai galamment. Barberot empocha mes deux pièces de cent sous, promit de me les renvoyer dans la huitaine, pirouetta sur ses talons et me laissa un peu refroidi, j'en conviens.

A partir de ce jour-là, quand je rencontrai mon poète, il n'eut pas l'air de me reconnaître et j'eus la naïveté de m'en étonner. — Je comprends, me disais-je, qu'il ne me rende pas mes dix francs, mais pourquoi diable m'évite-t-il ? — Un soir, comme je traversais une brasserie installée dans un jardin et fréquentée par la jeunesse tapageuse de l'endroit, il me sembla apercevoir Arsène Barberot au milieu d'un groupe de jeunes gens attablés autour de plusieurs cruchons de bière. Le poète, toujours en habit noir, était en train de tremper sa poésie dans les chopes mousseuses et déclamait des vers à la lune, qui montrait justement son croissant au-dessus des charmilles. — Hé ! hé ! pensai-je, il se la coule douce, le frère de Gilbert et d'Hégésippe Mo-

reau !... — Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. A l'extrémité de l'une des allées — la plus obscure — je faillis me jeter dans un couple tendrement enlacé, et, à la faveur d'un rayon de cette même lune aux cornes d'or chantée par le poète, je reconnus la blanche, virginale et frêle Mme Barberot, au bras d'un grand brun aux robustes épaules. — Je baissai le nez, tout déconfit et rougissant, et je m'esquivai plus ébaubi et plus ému que si j'eusse été Arsène Barberot en personne. — Peu après, *le Souvenir littéraire* disparut et le poète imita sans doute son journal, car je n'entendis plus jamais parler de lui.

En octobre 1850, je quittai à regret la classe de rhétorique pour suivre le cours de philosophie. Mon professeur, M. D***, était l'incarnation de la philosophie spiritualiste, officielle et universitaire. — Froid, honnête, correct, scrupuleux, il ne connaissait que la raison pure et détestait la fantaisie ; Jouffroy et Cousin étaient ses dieux, et il avait un profond mépris pour la littérature romantique. Sa figure glaciale, coupée par de rigides favoris, ne souriait jamais. Il montait en chaire à huit heures, faisait son cours jusqu'à dix, sans une digression reposante, sans une lueur, sans une saillie. — Cette année de philosophie et de préparation au baccalauréat, qui s'annonçait d'une façon si austère, n'é-

voque cependant en moi qu'une succession d'images joyeuses et de frais souvenirs. Elle me rappelle l'éclosion de ma première jeunesse et tous les éblouissements, tous les enivrements qui accompagnent l'avril de la vie. J'entends encore résonner à mes oreilles cette ouverture de la dix-huitième année, dont la musique était semblable à ces chœurs harmonieux d'oiseaux qui exécutent dans la forêt l'ouverture du printemps.

Le rossignol chante et je rêve,
Grisé par son chant, que je bois.
Un philtre fait avec la sève
Et les vertes senteurs des bois.
Sa voix monte, monte... J'écoute...
Et je crois retrouver la route
Des beaux jours perdus d'autrefois.

En ce temps-là, mes camarades et moi, nous jetions déjà, par-dessus les murs du collège, des regards de convoitise sur nos aînés qui commençaient à fréquenter les bals de la préfecture, et nous rêvions de faire notre partie dans les sauteries qui s'organisaient chaque hiver. Pour cela, il fallait d'abord savoir danser. Un de nos condisciples, fils d'un gros fabricant de toiles de coton, nous offrit de nous réunir chez lui. Il avait une sœur et plusieurs cousines qui devaient prendre des leçons de danse en même temps que nous, ce qui constituait un attrait de plus. Trois jours par semaine, notre maître à

danser, M. Maret, nous initiait aux mystères des *ballonnés*, des *jetés* et des *glissés*. C'était un petit homme grêle, orné d'une perruque bouclée, tiré à quatre épingles et marchant sur les pavés comme sur des œufs. Il avait l'air de sortir d'une boîte. A peine arrivé, il accordait sa pochette aux sons aigres et pendant une heure nous faisait saluer, balancer et tourner en cadence. Cela nous mit en goût. Le dimanche soir on invitait les amies de la sœur et des cousines ; nous faisions venir un orgue de Barbarie ; l'homme en veste de velours tournait sa manivelle, et nous dansions jusqu'à minuit des quadrilles et des valses, tandis que les mamans et les tantes jouaient au boston dans la salle voisine. Bientôt nous eûmes l'idée de joindre au bal le divertissement de la comédie ; je dois même avouer que ce fut moi qui suggérai cette idée. Je venais de voir représenter la *Ciguë* d'Augier, *Claudie* de George Sand, et je ne rêvais plus que de monter sur les planches. Je communiquai un peu de mon feu sacré à mes camarades, et il fut décidé que nous édifierions un théâtre dans l'un des greniers du fabricant de cotonnades.

Ce grenier avait été coupé en deux dans sa largeur par une cloison de toile ; d'un côté était « le foyer des acteurs » ; de l'autre s'étendait, au fond, la scène,

et, en avant, la place réservée aux spectateurs. L'installation était primitive et rudimentaire, mais nous avions deux décors et notre rideau tombait avec une lenteur presque aussi majestueuse qu'au Théâtre-Français. Au-dessus de la salle, sombre et nue, les poutres enchevêtraient leur charpente touffue, et dans les encoignures, les araignées, au bruit de nos coups de marteau, interrompaient, effarées, l'ourdissage de leur toile. Le théâtre construit, on discuta sur le choix des pièces et on se heurta, dès le début, à une pierre d'achoppement : l'absence d'actrices. Les sœurs et les cousines refusaient énergiquement de paraître sur la scène, et nous autres garçons, bien que complètement imberbes, nous manquions du charme et de la souplesse nécessaires pour jouer des rôles de femme. Après de tumultueux débats, je proposai comme lever de rideau *Passé minuit*, où il n'y a que deux personnages masculins, et le quatrième acte de *Ruy Blas* où il n'existe qu'un rôle de femme, la duègne,

> Affreuse compagnonne
> Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne.

Or, ce rôle-là devait être admirablement tenu par un de nos camarades, dont la barbe naissante et la bourgeonnante figure faisaient une duègne accomplie. —

Ce programme une fois arrêté, les répétitions commencèrent.

Le fils de notre hôte avait une cousine de dix-huit ans très jolie, et cette jeune personne, tout en refusant pudiquement d'être actrice, avait néanmoins offert ses services comme souffleuse. Delphine, c'était son prénom, venait à chaque répétition s'asseoir dans la coulisse, avec la brochure sur ses genoux, et son espiègle profil au nez retroussé s'enlevait en silhouette sur le jour froid des fenêtres. Elle était déjà très formée, svelte avec de mignonnes épaules, une figure rose où luisaient des yeux couleur noisette et qu'encadraient de jolis cheveux châtains. Je ne me lassais pas de la regarder, j'en devins passionnément amoureux, et je ne fus pas le seul de la troupe. Comme dit un vieux proverbe latin : « *Ubi Helena, ibi Troja* », là où il y a une Hélène, naît une guerre de Troie. » L'acteur qui jouait *Don Guritan* et celui qui faisait *la duègne*, se disputaient avec moi ses bonnes grâces, et comme Delphine était coquette, la rivalité de ces deux jeunes coqs menaçait à chaque instant de troubler le bon ordre.

Cependant les rôles étaient sus, la pièce se trouvait au point et on résolut de procéder à une répétition générale en costumes, à laquelle on convia les parents et amis. — On avait frappé les trois coups ;



le rideau se leva solennellement devant une trentaine de spectateurs. Ruy Blas

était en scène, et débitait son monologue; moi, je m'étais blotti au fond, derrière la cheminée d'où je devais dégringoler, quand, au moment où Ruy Blas disait d'une voix creuse :

> Le sort trouble nos têtes
> Dans la rapidité des choses si tôt faites !

un tumulte s'éleva dans la coulisse, suivi d'un échange de gros mots et du claquement d'un soufflet vigoureusement appliqué. C'était *Don Guritan* qui avait surpris *la duègne* en train de baiser la main de la souffleuse, et qui giflait violemment son rival. En un clin d'œil les parents et amis eurent envahi la scène : — Scandale, cris de réprobation, expulsion de don Guritan et de la duègne, fuite de la jolie Delphine, tout cela fut l'affaire d'une minute, et la représentation s'en alla à vau-l'eau.

Mais l'effondrement de notre théâtre d'amateurs n'empêcha ni les sauteries de recommencer, ni mon amour pour Delphine de flamber. A dix-sept ans on est, comme Chérubin, grisé d'une vague sensualité et on s'amourache facilement. J'avais le cœur plein de timides désirs et la tête bourrée de rimes audacieuses que je m'empressais de coucher sur le papier dès que j'étais rentré dans ma chambre haut perchée. Entre deux rédactions de

psychologie, je célébrais la beauté de ma danseuse aux yeux couleur de noisette; les élégies et les sonnets emplissaient ma cellule du son mélodieux de leurs rimes croisées, et comme je ne pouvais plus voir aussi fréquemment Delphine, je me servais de ma poésie comme d'un mode de correspondance amoureuse. Dès qu'une pièce était achevée, je l'envoyais au journal qui avait accueilli mes premiers vers et qui était lu chez la plupart des familles bourgeoises de la ville. De cette façon j'étais sûr que mes galanteries arrivaient à leur adresse. — Malheureusement, la presse venait d'être soumise aux rigueurs de la loi Tinguy, qui exigeait que chaque article fût signé; le gérant eut un jour des scrupules, le journal était mal noté à la Préfecture, on craignait un procès et on m'obligea à me conformer à la loi. — Cela devenait dangereux. — Mais un auteur qui va être publié est comme une femme qui s'est décidée à jeter son bonnet par-dessus les moulins : rien ne l'arrête plus. J'en passai par tout ce qu'on voulut, et, le soir même, mes vers parurent en troisième page avec mon nom imprimé tout vif. — C'étaient, je me le rappelle, des stances sur un bouquet de myosotis donné à Delphine; je m'inquiétais du sort de mes fleurs... Qu'en avait-elle fait?... Et les suppositions s'égre-

naient plus ou moins ingénieuses, plus ou moins hardies :

Quelques-unes peut-être encor plus fortunées
Ont trouvé le chemin de votre blanc peignoir,
Et lorsque s'est flétri le bouquet, un tiroir
A doucement reçu les fleurettes fanées
Dans un secret recoin du meuble de bois noir...

Puis venait une invocation aux fleurs sèches ; chaque fois que Delphine ouvrirait le tiroir, les myosotis devaient réveiller dans son cœur les souvenirs du dernier bal :

Qu'elle repense alors à nos fêtes bruyantes,
Et se rappelle tout jusqu'aux moindres détails
Les bouquets effeuillés dans les valses ardentes
Et les rires voilés par les grands éventails...

Entre nous, « les valses ardentes » n'étaient là que pour la forme, car je valsais fort mal ; mais n'importe, je n'étais pas trop mécontent de ce petit morceau.

Le lendemain, j'entrai dans la classe de philosophie avec une certaine inquiétude. M. D..., grave et froid comme toujours. examina nos cahiers et commença une leçon « sur le libre arbitre ». Je reprenais un peu d'assurance, quand, vers neuf heures et demie, il tira de sa serviette un numéro de journal dont le seul aspect me fit monter le rouge au front.

— Messieurs, dit-il, je ne lis pas souvent les gazettes, mais hier soir je

suis tombé par hasard sur celle-ci et j'y ai lu des vers signés par l'un de vous.

L'un de nous?... C'était clair, car on connaissait ma manie. Je baissais le nez, je ne bougeais plus, j'aurais voulu entrer dans le mur.

— Ces vers sont détestables, continua le professeur, détestables au fond et dans la forme!... Je vais vous les lire, néanmoins, afin de montrer à cet élève la voie déplorable où il s'engage... Cela s'appelle *les Myosotis*, poursuivit-il froidement ironique.

Il éplucha vers par vers mes malheureuses stances, ergotant sur chaque image, épiloguant sur chaque rime, s'indignant aux moindres licences, se scandalisant aux mots un peu vifs. Il piétina sur mes pauvres fleurettes poétiques et n'en laissa pas une sur tige, au grand ébaudissement de mes condisciples, qui jouissaient de ma mine piteuse et faisaient écho aux sauvages plaisanteries de mon tourmenteur. — Blême, étouffant de douleur et de dépit, j'assistais, sans pouvoir articuler un mot, à ce massacre de mes vers les plus tendrement tournés, à la profanation de mes effusions amoureuses, livrées aux ricanements de cette bande de collégiens sans pitié.

La cloche de dix heures mit heureusement fin à mes tortures. Je m'enfuis du col-

lège, les larmes aux yeux, la rage dans le cœur, et je me réfugiai au fond du jardin de la grand'tante. J'essayai de relire mes vers imprimés, mais, dès les premières strophes, je fus dégoûté de mon œuvre. Le charme était rompu : la coupante ironie de mon professeur avait desséché sur pied toutes ces belles choses, que j'admirais si paternellement la veille. Mes vers m'apparaissaient brisés, disloqués, dédorés, défraîchis, comme des papillons qui ont perdu le lustre et la poussière colorée de leurs ailes meurtries.

Pour me rasséréner, je me remis à étudier La Fontaine, qui était devenu, depuis quelques mois, mon poète favori ; je me vengeai des critiques de mon professeur en relisant la fable qui a pour titre : *Contre ceux qui ont le goût difficile.* — Peu à peu, la spirituelle philosophie du Bonhomme, me détendit les nerfs et ce fut elle qui me consola le mieux de mon premier déboire littéraire.



V

PREMIER VOYAGE. — PARIS ET LE POITOU FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

A la fin de juillet 1851, il fut décidé que j'irais, avec plusieurs de mes camarades, subir l'épreuve du baccalauréat à Paris. Ma mère devait m'accompagner et me conduire ensuite près de mon père. — Jusque-là je n'avais jamais quitté ma petite ville que pour quelques excursions aux environs. Ce voyage était donc une grosse affaire ; tout y avait pour moi l'attrait de la nouveauté : le chemin de fer récemment inauguré entre Bar-le-Duc et Châlons ; — le Poitou lointain, qui m'apparaissait comme un pays méridional ; — et surtout Paris, la capitale lettrée et artiste où je rêvais déjà de conquérir la Toison d'or. — Bien que ma tête fût farcie de chimères et de visées ambitieuses, j'étais alors le plus gauche et le plus novice des jouvenceaux. Je me vois encore : maigre et quasi imberbe, sauf un soupçon

de moustaches au coin des lèvres ; — habillé d'un pantalon de lasting et d'une lévite marron, coupée par le tailleur de la famille dans l'ampleur d'un manteau de mon grand-père. Le lasting luisait sur les genoux ; la lévite, trop courte de taille et trop longue de jupe, m'engonçait et me donnait, vu de dos, des airs d'ancêtre. Avec cela, j'avais un ton tranchant, une présomption insupportable et un enthousiasme sentimental pour les moindres coins de paysage entrevus par la portière du wagon. Je ressemblais à ce rat « de peu de cervelle » portraituré par La Fontaine :

La moindre taupinée était mont à mes yeux.

Néanmoins ma surexcitation tomba quand nous entrâmes à Paris. Un vieil ami de mon père, chef au ministère des finances, nous attendait à la gare de l'Est, et nous allâmes loger chez lui, à Grenelle. Je reçus tout d'abord une impression peu favorable à l'aspect de cette banlieue aux rues populeuses, noires et mal bâties. Le lendemain matin, sous l'escorte d'un étudiant en droit, je me rendis pédestrement à la Sorbonne, où je devais remplir les formalités préalables à l'examen et retrouver mes camarades de Bar-le-Duc. Dans le trajet, mon impression première se transforma. Je me sentis

rapetissé, annihilé, noyé dans cette foule affairée et indifférente, sans cesse renouvelée, et où n'apparaissait pas un visage connu. Le brouhaha des voitures, les cris de la rue, l'animation des cafés, les murs tapissés d'affiches, les cabinets de lecture pleins d'habitués, la vieille Sorbonne bourdonnante d'étudiants, le jardin du Luxembourg avec ses beaux arbres, ses statues et sa population tapageuse, tout cela me disait une vie si différente de celle de ma petite ville ! — Une vie ardente, laborieuse, intelligente, où je ne comptais pas plus qu'un des graviers du chemin. — J'étais ahuri, ébloui, étourdi, et en même temps blessé dans mon amour-propre de jeune coq de province. A la fois très timide et très vaniteux, j'apportais toute mon attention à ne pas avoir la mine provinciale, et cette préoccupation de ne point paraître ridicule me rendait encore plus guindé et empêtré que je ne l'étais naturellement. Plus je m'évertuais à me donner l'air parisien, plus je commettais de bévues. Cette sotte préoccupation me gâta ma journée et aussi un peu ma soirée, qui cependant devait me laisser un souvenir délicieux.

Mon hôte m'avait emmené à la Comédie-Française où l'on jouait les *Caprices de Marianne.* Marianne, c'était Madeleine Brohan, alors dans la prime fleur de sa

triomphante et spirituelle beauté ; Delaunay, tout jeune aussi, jouait Cœlio ; Brindeau, dans le rôle d'Octave, avait un entrain, une verve inoubliables ; le juge Claudio était interprété par Provost, et Got donnait au valet Tibia un relief d'un comique étrange. Cette représentation m'enchanta. J'avais l'hallucination de l'Italie aux parfums d'oranger, célébrée dans la chanson de *Mignon ;* je me croyais transporté au bord du golfe de Naples. La prose exquise de Musset me montait au cerveau comme le lacryma-christi que buvait Octave. Quand Madeleine, avec sa voix nette, mordante, et pourtant veloutée comme une caresse, disait : « Qu'est-ce après tout qu'une femme ? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule ?... » je sentais mon âme se fondre et une chaude sève printanière me couler dans les veines. Rentré dans ma chambre, à Grenelle, je rêvai aux mélancoliques amours de Cœlio, et toute la nuit j'eus l'éblouissante vision de Madeleine Brohan dialoguant avec Brindeau sous une tonnelle enguirlandée de pampres...

Le lendemain, je partis, le cœur anxieux, pour la Sorbonne où je devais passer mon examen. L'épreuve écrite (une version) avait lieu dès le matin ; puis ve-

nait un entr'acte de deux heures pendant lequel les examinateurs jugeaient les copies des candidats. Les dissipations de mon année de philosophie, le souvenir de tant de soirées employées à rimer, à jouer la comédie et à galantiser, ne laissaient pas de me donner de cruelles appréhensions. Je passai une vilaine heure d'angoisse dans la grande cour de la Sorbonne, dont j'arpentais fiévreusement les petits pavés inégaux. Je me voyais déjà *retoqué*. Les noires façades des bâtiments me regardaient avec des mines revêches, et je croyais apercevoir aux carreaux verdâtres de chaque fenêtre la figure austère de mon professeur de philosophie ; je croyais l'entendre me crier de sa voix glaciale : « Voilà où mènent les divagations d'une âme mal équilibrée ! » Si j'échouais à l'*écrit*, adieu le voyage en Poitou, les heures de liberté et les beaux projets de poésie ! Il me faudrait retourner au collège et piocher de nouveau le manuel, sans compter que j'aurais à subir les reproches paternels, les sermons de ma mère et les dédains de notre hôte de Grenelle, ce chef de bureau chez lequel nous étions descendus et qui m'avait déjà vertement tancé au sujet de ma manie « d'écrivailler ». — Je me souvenais d'un passage de ma version dont le texte m'avait paru obscur, et je commençais à

craindre d'avoir commis un contresens. Au loin, du côté de la rue Saint-Jacques, un orgue de Barbarie jouait la valse de *Rosita*, et ces lambeaux de musique de danse, qui me rappelaient nos sauteries de l'hiver, se mêlaient encore désagréablement à mes craintes. — Enfin, après une heure d'attente mortelle, on afficha au mur la liste des admissibles ; j'y lus mon nom, et les solennelles fenêtres de la Sorbonne s'éclairèrent tout à coup d'un rayon de soleil.

L'*oral* m'effrayait moins, je me croyais sûr de mes matières. En effet, sauf une explication de Démosthène où je m'embrouillai piteusement et où je fus rudement rabroué par M. Le Clerc, doyen de la Faculté, le reste alla de cire ; je fus reçu avec la mention *bien*, et je courus annoncer la bonne nouvelle à ma mère, qui m'attendait dans le Luxembourg.

J'étais bachelier, c'est-à-dire débarrassé des entraves universitaires ; j'avais en perspective un lointain voyage à travers des pays nouveaux, et je me trouvais à Paris avec la bride sur le cou. Pendant quelques jours je goûtai une félicité inaltérée. Je partais de Grenelle dès le matin pour parcourir à pied les Champs-Élysées, les boulevards, les quais, où je flânais longuement devant les étalages des bouquinistes. Je me manifestai

d'abord à moi-même ma liberté en achetant, passage Choiseul, les *Comédies et Proverbes* de Musset. Par un singulier hasard, qu'un fataliste ne manquerait pas de noter, le premier libraire chez lequel j'entrai à Paris occupait une étroite bou-



tique d'angle où je devais revenir plus tard bien souvent, car ce fut dans ce même modeste magasin qu'Alphonse Lemerre commença en 1866 à éditer les poètes. — Mon Musset en poche, je gagnais lestement le quartier latin vers lequel m'attirait une secrète préférence, j'y déjeunais frugalement, puis j'allais déguster *Lorenzaccio* ou *On ne badine*

pas avec l'amour, sous les arbres de la Pépinière, non loin de la statue de Velléda...

Nous arrivâmes fin juillet dans le modeste chef-lieu poitevin où mon père vivait depuis deux ans déjà en garçon. — C'était une toute petite sous-préfecture nichée au bord de la Charente, dans un fouillis d'arbres, au creux d'un pli de vallée d'un vert rafraîchissant. La ville se composait d'une longue rue tortueuse, calme, sans pavés, avec de vieux logis aux façades grises et des bordures d'herbe en guise de trottoirs. Trois rués plus étroites et plus paisibles encore coupaient cette voie principale. Au milieu s'ouvrait la place des Halles, où une curieuse église romane arrondissait ses trois porches brodés de sculptures. Tout cela était solitaire et endormi ; devant les portes, quelques femmes coiffées du haut bonnet poitevin, filant au fuseau ou cousant, relevèrent la tête quand passa la diligence qui nous amenait, puis tout retomba dans l'assoupissement.

Ce que j'admirais surtout en ce coin du Poitou, c'était la nature plantureuse ment verdoyante. Chez nous, dans le Barrois, le paysage est généralement sec. Les collines, malgré leur manteau de vignes, ont un aspect monotone et uniforme ; les plaines sont nues ; les prairies

sans ombre et, en dehors des bois, on ne trouve guère de verdure. Dans cette vallée de la Charente, au contraire, tout était couvert, partout il y avait des arbres et de la fraîcheur. A chaque pas dans la campagne, je rencontrais des sites dont l'*imprévu* me ravissait : — chemins creux, bordés de touffes de buis à l'odeur amère et de chênes surplombant en berceau ; châtaigneraies profondes, prairies encadrées en des haies très hautes et très fournies ; larges tonnelles de vigne échevelée menant à des *borderies* aux bâtiments enfouis sous les noyers ; moulins sonores battant leur tic tac au long de la Charente. La séduction de cette nature séveuse et mouillée m'invitait à la paresse contemplative. Une ivresse voluptueuse, une sensualité toute païenne m'y envahissaient peu à peu. Je respirais l'amour dans l'air, et je rêvais de voir surgir d'idéales amoureuses au détour des *traînes* fleuries ou parmi les *brandes* plantées de châtaigniers.

Avec cette disposition d'esprit, le difficile n'était pas de rencontrer des amoureuses — idéales. J'en eus bientôt deux ou trois. Toutes ces aventures de la dix-huitième année se bornèrent, il est vrai, à de platoniques tendresses. Mais qu'importe ? le décor dans lequel s'épanouissaient mes romanesques amours était

charmant, et l'illusion, cette puissante magicienne, jetait sur mes rêves ses plus féeriques couleurs. — Dans un cahier aux feuilles jaunies, je retrouve le naïf journal de mes impressions. J'en extrais les fragments suivants, qui donnent assez exactement la note de mon état d'âme d'alors : — une sentimentalité juvénile mêlée de sensualisme.

« 3 *août*. — L'hôtel où mon père prend sa pension a une physionomie originale. C'est une vieille maison à pignon, avec une porte au cintre surbaissé et tréflé. Un jasmin y grimpe. Au faîte du pignon se balance une cloche destinée à annoncer l'heure des repas aux pensionnaires disséminés dans la ville. La table d'hôte est entièrement composée de fonctionnaires. Tous se considérant ici comme en un poste de passage, n'ont pas pris la peine de se mettre dans leurs meubles ; ils logent en garni et même ceux qui sont mariés ou pères de famille prennent leurs repas à l'hôtel. Au nombre de nos commensaux, il y a un vieux percepteur bourru, et sa nièce, une intéressante jeune fille de vingt ans. Elle est petite, frêle et brune. Son nez et sa bouche laissent à désirer, mais elle a de grands yeux profonds couleur café, de beaux cheveux bruns relevés sur le front et retombant en deux boucles le long de ses joues

pâles ; l'ensemble de sa physionomie pensive a une délicate et mélancolique distinction qui, dès le pre-



mier jour, m'ont touché. On dit qu'elle n'a pas toujours la vie heureuse dans la société de cet oncle atrabilaire et maniaque. Elle a passé sa première jeunesse

en Angleterre et c'est pour cela sans doute qu'on l'appelle *miss* C...., bien qu'elle soit Française d'origine. — Après dîner, nous sommes tous allés nous promener au bord de la Charente. J'ai eu occasion de me rapprocher de miss C... et nous avons parlé des poètes anglais qu'elle aime et qu'elle connaît bien.

« 6 *août*. — Je suis allé la voir chez elle avec ma mère. Elle nous a reçus très amicalement. Sur ma demande, elle s'est mise au piano et nous a chanté plusieurs mélodies de Schubert. Elle a une voix de contralto qui pénètre jusqu'au fond de l'âme et l'imprègne d'une tristesse tendre. Le soir, comme d'habitude, on s'est promené en bande, cette fois, sur la route du Moulin-Minot. Il faisait une nuit tiède, étoilée, égayée par la chanson des grillons. Nous avons traversé une châtaigneraie assez obscure et j'en ai profité pour offrir mon bras à miss C.... Chemin faisant, nous avons reparlé poésie ; je lui ai avoué que je rimais moi-même et je lui ai promis de lui donner de mes vers.

« 7 *août*. — J'ai écrit pour elle une trentaine de vers et je les lui ai remis à la promenade. Ce sont des strophes élégiaques, qui contiennent une déclaration très enveloppée, très timide... Devinera-t-elle que ces vers ont été écrits pour

elle uniquement, et qu'ils sont l'expression du sentiment très vif qu'elle m'a inspiré à première vue?

« 8 *août*. — Ce soir nous sommes retournés au Moulin-Minot et je lui ai offert mon bras. En traversant la châtaigneraie, comme nous restions en arrière, elle a murmuré : « J'ai lu vos vers, ils m'ont été au cœur... Est-ce bien vrai, tout ce qu'ils disent? » Je lui ai juré que tout était vrai. « Alors, a-t-elle repris, soyons amis... Je suis si seule et j'ai tant besoin qu'on m'aime! » Nous nous sommes serré la main, puis quelques-uns de nos commensaux nous ayant rejoints, nous nous sommes séparés et je suis rentré tout heureux à la maison.

« 10 *août*. — Ce matin, pluie battante. Je suis resté dans ma chambre et j'ai lu *Le lys dans la vallée*. Quel charme dans les descriptions, quel style merveilleux que déparent à peine certaines métaphores outrées! Que de situations émouvantes et qui me font venir les larmes aux yeux! Je me suis dépité en lisant ce chef-d'œuvre. Je me suis écrié mentalement : « Jamais je ne parviendrai à écrire! » Un beau désespoir m'a pris; j'ai laissé là ma lecture et, comme le ciel s'était éclairci, je suis allé au *Moulin des Ages* où j'ai cueilli un bouquet de myosotis, de troènes et de chèvrefeuilles. Je

l'ai envoyé à miss C.... Le soir, je suis entré chez elle. Succès du bouquet. Musique. Elle nous a chanté une barcarolle de Gounod :

« Dites, la jeune belle, où voulez-vous aller ? »

« 15 *août.* — Ce soir, elle était triste. Pendant la promenade, aux environs du cimetière des Palatries, comme je m'approchais d'elle, elle a chuchoté : « Éloignez-vous... Je vous dirai pourquoi. »

« 16 *août.* — Aujourd'hui, je l'ai trouvée seule chez elle et elle a pu m'expliquer son mystérieux avertissement d'hier. Il paraît que mes assiduités près de miss C.... ont scandalisé quelques bonnes âmes et qu'on en jase dans la ville. Son oncle lui a fait une scène à ce propos. Elle se trouve trop malheureuse avec cet oncle maussade et cruellement dur ; elle parle de retourner en Angleterre. — Je suis rentré chez moi désolé et le cœur navré.

« 20 *août.* — Le *Moulin des Ages* est un endroit délicieux. Le moulin est blotti dans les saules et les frênes, au milieu d'un îlot de la Charente. Des passerelles moussues et un chemin creux bordé de cormiers relient cet îlot à la rive droite, rocheuse, très escarpée et très boisée. Il y fait frais, même au plus gros de la chaleur. J'ai passé là aujourd'hui une exquise après-midi avec ma mère, Mlle E...

et miss C.... Elles ont travaillé, assises sous les arbres, pendant que je leur



lisais une Nouvelle de Musset. Vers quatre heures, nous sommes allés au moulin chercher du pain bis et du *caillé*. Tandis qu'on était en train de nous pré-

parer le *caillé*, je suis resté seul avec miss C.... dans une pièce délabrée, aux volets clos, du fond de laquelle on entendait le bruit cadencé des fléaux dans la grange. En cette obscurité je ne distinguais que la forme vague de miss C.... et ses yeux bruns, qui avaient des lueurs d'étoiles. Elle rassemblait les plantes qu'elle avait cueillies et, en les liant, elle s'est éraflé le poignet avec une épine. J'ai pris doucement son bras pour voir de près l'égratignure, et brusquement j'ai effleuré de mes lèvres l'épiderme meurtri. — « Je voudrais vivre dans cette pauvre chambre avec vous ! » ai-je murmuré... J'ai été interrompu par la métayère, qui rentrait avec le *caillé* et le pain bis. Silencieusement nous sommes remontés sous les chênes, où nous avons goûté ; puis nous sommes revenus à la brune, à Civray, en suivant la Charente, où se reflétaient les étoiles...

« 10 *septembre*. — Miss C... est partie ce matin pour l'Angleterre. J'ai été attendre le passage de l'omnibus sur la route de Saint-Pierre. Il faisait un temps orageux ; par intervalles, une courte ondée tombait menue, puis le soleil reparaissait. Un arc-en-ciel se voûtait comme un pont irisé et transparent au-dessus de la vallée. J'ai entendu tout à coup tinter les grelots de l'omnibus qui arrivait au grand

trot. Miss C... était seule dans l'intérieur. Elle m'a fait signe des yeux et de la tête, elle a posé son doigt sur ses lèvres, puis la voiture a descendu rapidement la rampe de la route. Elle a disparu, et avec elle tout ce qui m'enchantait ici. Plus rien ! plus rien ! Maintenant le Poitou me pèse sur la poitrine comme une montagne de plomb... Il a plu pendant le reste de la journée, et je n'ai pensé qu'à miss C.... Le soir, promenade à Saint-Pierre. Si seulement je pouvais la revoir en rêve !... »

Ce juvénile et platonique amour était entré dans mon cœur plus profondément que je ne l'avais cru tout d'abord. L'âme élevée et tendre de miss C..., avait eu une salutaire influence sur mes sentiments et mes pensées. Bien que mon amie fût partie et que nous fussions à jamais séparés, je l'avais sans cesse devant les yeux. Par elle, j'avais entrevu les misères et les mystérieuses douleurs de cette vie qui, jusque-là, m'apparaissait si souriante, si prometteuse. Grâce à miss C..., j'étais devenu plus sérieux, plus homme. Je me sentais attaché à elle par une solide, tendre, profonde affection, et je ne pouvais me consoler de l'avoir si vite perdue... L'automne avançait, et nous devions rentrer à Bar-le-Duc au commencement d'octobre. Pendant les dernières semaines de mon séjour, on discuta longuement

en famille, quelle carrière on me ferait suivre. Un moment il fut question pour moi de l'École normale. Mon père voyait intimement le sous-préfet, qui était Lorrain comme nous et se nommait L. Albert. Ce dernier avait un fils, Paul Albert, qui justement sortait de la maison de la rue d'Ulm, après avoir été reçu à l'agrégation. — Il est mort, il y a quelques années, après avoir brillamment marqué sa place au Collège de France, où il a laissé le souvenir d'un conférencier éloquent et d'un critique très fin.

Il vint passer ses vacances en Poitou et je le rencontrai chez son père. C'était, à cette époque, un jeune homme mince, élancé, à la figure imberbe, aux traits délicats et distingués. Il parlait lentement, d'un ton un peu dogmatique ; il avait l'esprit amer, traitait avec dédain les romantiques de 1830, Sainte-Beuve excepté, et réservait son admiration pour les écrivains du XVIII[e] siècle, surtout pour Diderot. — Le mépris littéraire qu'il marquait pour mes auteurs favoris me fit prendre en aversion les normaliens. — Si tel était l'esprit de l'école, je pressentais que je ne pourrais m'habituer à ce régime intellectuel ; et puis, pour préparer mes examens, il aurait fallu retourner au lycée, et je ne m'en souciais guère. Je renonçai assez facilement à l'idée d'entrer dans l'ensei-

gnement ; mais quand j'eus touché quelques mots de mon désir de suivre ma vocation littéraire, ma famille jeta les hauts cris. Mon père me représenta que je n'avais pas de fortune et que la littérature n'était pas une carrière, — en quoi il avait parfaitement raison. — Il ajouta qu'il était en situation, par lui et ses amis, de m'assurer un bel avenir, si je voulais entrer dans l'administration des domaines. J'étais un « enfant de la balle », observa-t-il, et je ferais dans les bureaux un chemin rapide, si j'y apportais un peu de zèle et de bonne volonté. — De guerre lasse, je consentis, mais en me réservant *in petto* de continuer à écrire et de *lâcher* l'administration dès que ma prose ou mes vers m'auraient mis en mesure de gagner le pain quotidien. Ma mère prit mon apparente soumission pour un renoncement formel à la littérature, et mon père m'apporta immédiatement un Code civil et un Manuel de l'enregistrement. Je reçus avec déférence ces deux bouquins aux tranches multicolores ; mais, tandis que le brave homme se frottait les mains, je ne pouvais m'empêcher de me répéter en mon par-dedans : « Ah ! le bon billet qu'a La Châtre ! »



VI

DÉBUTS ADMINISTRATIFS
LE BUREAU DU PÈRE D.....
LE COUP D'ÉTAT DU DEUX-DÉCEMBRE

Dès que nous fûmes de retour à Bar-le-Duc, ma mère me conduisit chez le directeur des Domaines, entre les mains duquel je devais remettre ma demande d'admission, en qualité de *postulant* au surnumérariat. Ce fonctionnaire nous reçut avec une politesse solennelle et gourmée. C'était un grand et robuste Alsacien, assez bel homme, à la figure massive et empâtée, aux joues correctement rasées, au front carré et têtu, encadré de cheveux gris et plats. Il avait une mise très soignée, d'excellentes manières, mais un esprit étroit et méticuleux. Il me fit un petit discours sur les devoirs d'un futur employé, m'exhorta à me montrer zélé, assidu et déférant. — « Surtout, ajouta-t-il, n'écrivez plus dans les journaux ! Cela jette sur vous un mauvais vernis. Un homme qui se respecte ne se fait pas journaliste...

C'est le dernier des métiers, un métier de saltimbanque ! » J'enrageais intérieurement d'entendre ce bureaucrate injurier la littérature avec son accent alsacien. Son air rogue et sa situation de chef de service m'intimidaient néanmoins ; j'avais un pied de rouge sur la figure, et je demeurais silencieux. Du reste, à ce moment, l'opinion de mon directeur était celle de la généralité de la société bourgeoise.

Depuis 1849, un vent de réaction soufflait sur Paris et les départements. Un changement caractéristique se produisait dans l'esprit de la société provinciale. Jusqu'alors, dans l'Est, on était resté assez indifférent en matière religieuse. Employés, commerçants, magistrats, professeurs, se montraient peu dévots et peu pratiquants. A mesure que le mouvement de réaction s'accusait, je voyais autour de moi les pratiques pieuses redevenir à la mode. Sur les tables des salons traînaient des brochures contre les libres penseurs, mêlées au *Spectre rouge* de Romieu. Dans la principale église de la ville, un jésuite, qui prêchait une retraite, anathématisait tous les soirs, du haut de la chaire, les journalistes et les philosophes contemporains ; il avait un nombreux auditoire d'hommes et de dames, et l'on citait déjà les noms de belles pécheresses et de notables bourgeois qu'il avait ramenés dans

le giron de l'Église. La religion, ou plutôt la religiosité, devenait une sorte de livrée politique, un signe auquel se reconnaissaient les gens bien posés et bien pensants. La littérature d'imagination partageait naturellement le sort de la presse. Les romans-feuilletons étaient assujettis à un impôt spécial. Lamartine, dont, après février, les foules épeurées auraient volontiers fait un roi, était irrévérencieusement traité de « panier percé » ; Victor Hugo passait pour un anarchiste ; George Sand et Balzac lui-même étaient classés parmi les révolutionnaires et les écrivains immoraux.

Tout ce que j'aimais, tout ce que j'admirais devenait un objet de haine ou de dédain en ce milieu où j'étais forcé de vivre ; chez les membres de ma famille, je retrouvais ce mépris de la littérature. Je résolus donc d'enfermer au dedans de moi mes opinions, mes goûts et mes espérances ; je m'isolai moralement de ce monde de *philistins*, et je vécus replié sur moi-même, sans plus communiquer à personne mes rêves ni mes projets. Cette atmosphère isolante que je créai artificiellement eut l'avantage de me préserver de la pénétration oppressive de l'esprit et des préjugés provinciaux ; mais elle contribua aussi à augmenter mes timidités, à rendre mon âme plus ombrageuse, mes

idées plus exclusives ; je m'accoutumai trop à vivre en moi-même et pour moi-même, comme une sorte de Siméon Stylite. Cet état d'égoïsme intellectuel, s'il se fût continué longtemps, eût certainement aigri mon caractère, desséché ma



pensée et influé d'une façon désastreuse sur mon travail littéraire.

A la fin d'octobre, je commençai mon stage de postulant dans le bureau du père D..., receveur de l'Enregistrement à Bar-le-Duc. Ce M. D... était un type. Fils d'un général du premier empire, ayant été soldat lui-même et blessé à la bataille de Salamanque, il boitait fort bas. Replet, et malgré cela très vif, il avait une figure rose, épanouie et joviale, des yeux bleus à fleur de tête, une bouche en cerise et

des cheveux gris abondants, qui frisaient. Bien que sans fortune et chargé de famille , il prenait la vie fort gaillardement, toujours gai, toujours chantant, sautillant sur sa bonne jambe, et, le soir, après les heures réglementaires, se délassant à jouer de la guitare.

Le bureau, situé au rez-de-chaussée d'une vieille maison de la rue des Tanneurs, occupait une grande pièce sombre, assez sale. Les murs étaient garnis de hauts casiers de bois noirci où des registres in-folio alignaient leurs dossiers gras. Il y régnait une odeur *sui generis*, un mélange des senteurs du papier timbré et des rances exhalaisons de la poussière amassée dans les coins, le tout compliqué par les émanations animales des six collaborateurs qui composaient le personnel. — Il y avait d'abord, au centre, tournant le dos à la cheminée, le patron enfoncé jusqu'au menton dans sa robe de chambre de flanelle à carreaux bruns et roses ; puis, au long des murs, un petit commis pour les courses, à côté d'un ancien sous-officier de vétérans, qui copiait les actes sous seing privé et sentait fortement l'ail et le tabac à priser ; — dans le fond, le plus loin possible des yeux du receveur, travaillaient deux surnuméraires : l'un, penché sur sa besogne du matin au soir, piochait comme un nègre ; l'autre passait

son temps à dessiner des caricatures et à se plaindre de ce que son camarade gâtait le métier. Près de l'une des fenêtres donnant sur la rue, on avait dressé une petite table pour moi, le dernier venu, et j'y enregistrais des actes sous la dictée de la fille du receveur, M[lle] Aurélie, dont le père D..., par économie, avait fait son principal commis.

M[lle] Aurélie était une jeune personne de vingt ans, maigre et peu jolie. Ses modestes cheveux châtain clair, relevés à la chinoise, découvraient un front trop haut, ce qui allongeait encore la figure, dont le trait le plus saillant était deux yeux bleus à fleur de tête, comme ceux de son père. Néanmoins, elle avait la fraîcheur de la vingtième année, des regards fort vifs et une imagination inflammable, dont elle entretenait encore la combustion par la lecture de romans du premier empire, aussi sentimentaux que démodés.

Durant les courtes après-midi d'hiver, tandis que la houille flambait dans la cheminée, le père D..., après avoir amplement déjeuné, empoignait un acte volumineux et, les coudes sur son pupitre, les doigts dans ses cheveux frisés, cherchait à comprendre les clauses enchevêtrées à dessein par le notaire. Peu à peu, à travers le grincement des plumes et le pétillement du charbon, un ronflement

sonore partait du bureau du receveur. — Bon, disait l'un des surnuméraires en dépliant son journal, voilà le patron qui pioche une liquidation !... C'était le moment que choisissait Aurélie pour expédier ses lettres. Elle avait la rage d'écrire ; elle rédigeait son journal et, en outre, elle entretenait avec de mystérieux amis une correspondance que le petit commis était chargé de porter aux quatre coins de la ville.

Pauvre Aurélie !... Elle avait le cœur tendre et l'âme romanesque ; elle s'éprenait vite et souvent; au dire du vieux sous-officier de vétérans, les surnuméraires eux-mêmes n'étaient point épargnés. Quant à moi, bien que je fusse son voisin immédiat, j'avais conçu de la beauté plastique un idéal auquel les formes inélégantes d'Aurélie ne répondaient nullement ; je n'étais pas éloigné de la trouver ridicule, et je lui marquais une indifférence dédaigneuse. Aujourd'hui, quand je replonge dans ce vaporeux passé, je me reproche presque ma sotte attitude de farouche Hippolyte. Je revois le bureau tapissé de vieux registres, le pupitre sur lequel des crocus fleurissaient dans un pot de faïence bleue ; Aurélie, coiffée à la chinoise, sanglée dans sa mince robe noire usée, allongeant sa main fluette et blanche sur le papier jaunâtre du registre ; — et, malgré

ses coudes pointus, malgré ses yeux à fleur de tête, l'éloignement me la fait trouver quasi jolie, parce qu'elle me rappelle ma jeunesse. — Le souvenir, comme disait un rêveur de mes amis, le souvenir est un maître décorateur...

Un matin du commencement de décembre, je venais de sortir de chez moi et je longeais la rue du pas traînant d'un surnuméraire qui va à son bureau, quand je fus arrêté par un attroupement qui barrait le trottoir, au coin du corps de garde des vétérans. — Je vois encore les dos affairés des curieux qui se poussaient l'épaule, tendaient le cou et piétinaient dans la boue, sous un ciel gris d'où tombaient par moments des flocons de neige fondante. — Sur le mur noirci du corps de garde, au-dessus des têtes dressées, il y avait deux affiches blanches. Je m'approchai et pus lire sur la première cette phrase, qui me fit l'effet d'un coup violent appliqué à l'épigastre : « L'Assemblée est devenue un foyer de complots... Elle encourage toutes les mauvaises passions ; elle compromet le repos de la France : je l'ai dissoute, et je rends le peuple entier juge entre elle et moi... » C'était signé : « Louis-Napoléon Bonaparte. » A côté de cette proclamation, la circulaire du préfet s'étalait comme un commentaire brutal. Elle disait : « Vous

continuerez à rester calmes ; mais si des manifestations hostiles se produisaient, de quelque nature qu'elles fussent, de quelque part qu'elles vinssent, j'userais sans hésiter des pouvoirs qui me sont donnés, car aujourd'hui plus que jamais, *il faut que les méchants tremblent et que les bons se rassurent.* » Les gens lisaient cela d'un air stupéfait, secouaient silencieusement la tête, puis s'éloignaient. Je repris le chemin du bureau. « Ainsi, pensais-je indigné, l'attentat dont on nous menaçait depuis un mois est commis, l'Assemblée républicaine est chassée, la liberté succombe sous un nouveau 18 brumaire!... » J'arrivai chez le receveur dans un état violent d'ébullition, et je mis tout le bureau au courant de ce qui se passait. Je ne me possédais plus : « Cet homme est un criminel, m'écriai-je, il a violé la Constitution à laquelle il avait juré fidélité ; mais la France ne le laissera pas faire, elle le mettra hors la loi!... » Je m'échauffai si bien que mon indignation gagna le père D... Il s'emporta à son tour, se drapa dans sa robe de chambre, et, frappant du poing sur son pupitre, il déclara qu'il était un vieux soldat blessé à la bataille de Salamanque et qu'il saurait protester contre l'illégalité... Au moment où les têtes étaient le plus montées, un uniforme à buffleteries jaunes passa

devant les fenêtres, un pas lourd résonna dans le corridor et un gendarme ouvrit la porte. — Il vient pour vous arrêter! chuchota Aurélie effarée. — La chose n'avait rien d'impossible; je me rappelais que j'avais fondé avec Laguerre une société secrète, je me voyais déjà traîné en prison, je songeais aux angoisses de ma mère et je m'étais rassis, très pâle, les lèvres serrées. Les autres ne paraissaient guère plus rassurés que moi, et le vieux soldat de Salamanque ne bougeait plus. — Fausse alerte. Le gendarme venait tout simplement acheter une demi-feuille de papier timbré...

Les rigueurs annoncées ne se firent pas longtemps attendre. Les fonctionnaires avaient été sommés de donner leur adhésion au coup d'État. Le père D... dut s'exécuter; quelques-uns résistèrent, on les révoqua impitoyablement. A la préfecture, on préparait des listes de suspects. Pour peu qu'on déplût aux amis du pouvoir, on était arraché de sa résidence et transplanté à cent lieues de sa famille, de ses amis et de ses affaires. Je vis arriver à Bar-le-Duc quelques-uns de ces *internés ;* ils erraient dans notre ville, mornes, soupçonneux, taciturnes, ayant toutes les tristesses de l'exil sur le visage; soumis à la surveillance de la police, ils étaient tenus de se présenter chez le pré-

fet à toute réquisition. Partout les républicains étaient dénoncés, traqués comme un gibier. Les décrets d'expulsion se multipliaient. Victor Hugo était banni. Seule, la presse ministérielle pouvait parler, et encore ne disait-elle que ce qu'on lui soufflait. L'unique journal indépendant de Bar-le-Duc était forcé de soumettre chacun de ses numéros au visa préalable du préfet, et souvent il paraissait avec des colonnes entières en blanc. On se claquemurait chez soi, on ne se parlait plus qu'à voix basse. L'Université fut naturellement la première victime du nouvel ordre de choses. Les professeurs étaient espionnés dans leurs classes; au moindre mot qui eût une couleur libérale ou qui déplût à l'autorité ecclésiastique, on les révoquait ou on les disgraciait. On le fit bien voir à mon ancien professeur de philosophie, ce même rigide M. D... qui avait si rudement traité mes premiers vers.

C'était un enfant du pays; il y avait pris femme et y possédait quelques arpents de vignes auxquels il donnait tous ses soins pendant ses heures de loisir. Bon père de famille, esprit calme, correct, modéré en toutes choses, il était dévoué aux devoirs de son professorat qu'il accomplissait comme un sacerdoce. Il n'avait qu'un petit travers : il rêvait de faire un livre, de publier son cours où il



avait introduit quelques propositions qu'il croyait originales et qui devaient consolider à jamais l'éclectique édifice de la philosophie spiritualiste. Au commence-

ment de janvier 1852, le volume parut, imprimé à ses frais, — un formidable in-octavo de 600 pages, bourré de bonnes intentions et de vertueuses démonstrations. — L'heure était mal choisie, à la vérité ; mais dans la naïveté et l'honnêteté de son âme, M. D... ne s'en doutait même pas. Son innocent manuel n'en fut pas moins regardé comme une provocation ; le clergé s'en émut. A propos de la *Sanction de la loi morale*, le professeur avait osé — oh! bien timidement ! — formuler quelques doutes au sujet des peines éternelles. Il n'en fallut pas davantage. Le conseil académique s'assembla, le pauvre manuel de philosophie fut dénoncé comme un livre détestable, un outrage à la morale et à la religion. Huit jours après, nous apprîmes que le brave homme, que nous traitions de réactionnaire, avait été censuré par le ministre et nommé régent de quatrième dans un obscur collège du Nord. Ma rancune de poète ne tint pas contre une pareille injustice. J'allai immédiatement voir mon ancien professeur. Je le trouvai dans son petit cabinet de travail, dont les fenêtres donnaient sur l'Ornain. Il était très calme, un peu pâle seulement, et tenait ouverte la dépêche ministérielle. — « Voilà ! dit-il en me la tendant avec un geste résigné ; mon cher enfant, c'est le moment de se montrer

philosophe... Je ne partirai pas, j'ai envoyé ma démission, et je cultiverai mes vignes, tout simplement. » Il ne partit pas, en effet, mais le coup avait porté. M. D... traîna deux ans, accablé, désorienté, ayant l'air d'une plante déracinée. Un matin, il s'éteignit dans son cabinet de travail, devant son manuel ouvert, se demandant pour la centième fois comment on avait pu condamner aussi durement la philosophie spiritualiste...



VII

ANNÉES D'APPRENTISSAGE
ÉTUDES ET LECTURES
LES IDYLLES DE THÉOCRITE
ET L'INTERMEZZO DE HEINE. — L'ÉCOLE
DE DROIT

Les événements qui suivirent le coup d'État de 1851 m'avaient dégoûté de la politique et ramené tout entier à la littérature. Le bureau m'intéressait peu et me laissait d'honnêtes loisirs que je résolus de mettre à profit. Je relus mes premiers vers ; je les trouvai mal construits, mal écrits, pleins de déclamations sentimentales, et je compris que j'avais tout à apprendre.

Comme tous mes contemporains, j'avais subi l'influence de Musset, mais je ne me dissimulais pas que ces imitations des *Nuits* et de *Rolla* ne me mèneraient à rien. Un secret instinct m'avertissait que je devais chercher ailleurs ma voie et que pour apprendre mon métier je devais remonter aux sources, au lieu de me bor-

ner à l'étude des poètes modernes. Je me mis donc au régime des écrivains du XVI[e] siècle ; je lus Amyot, Montaigne, Ronsard, puis, à travers Mathurin Régnier, je revins à La Fontaine pour lequel j'avais toujours eu une prédilection. J'en fis mon livre de chevet, apprenant ses fables par cœur, me plongeant soir et matin dans cette eau de Jouvence où je trouvais toujours une grâce et une verdeur nouvelles. Tandis que j'employais tous mes loisirs à ce travail, un journal me tomba sous les yeux et j'y appris que l'Académie française mettait au concours pour 1853 un poème sur l'*Acropole d'Athènes*. J'étais encore sous le charme des *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle ; le sujet me plut et je résolus de concourir. J'avais promis de ne plus écrire dans les journaux de la localité, mais je n'avais nullement renoncé à rimer, — au contraire ! — Je me dis que si, par hasard, j'obtenais un prix académique, ce succès officiel ferait revenir ma famille de ses préventions et la déterminerait peut-être à me laisser suivre ma vocation poétique. Immédiatement je me mis à l'œuvre et je méditai longuement sur la façon dont je traiterais mon sujet. Mais dès que j'en vins à élaborer un plan, je compris que je ne pouvais entreprendre un pareil travail sans études préalables et qu'avant de chanter Athènes, il fallait

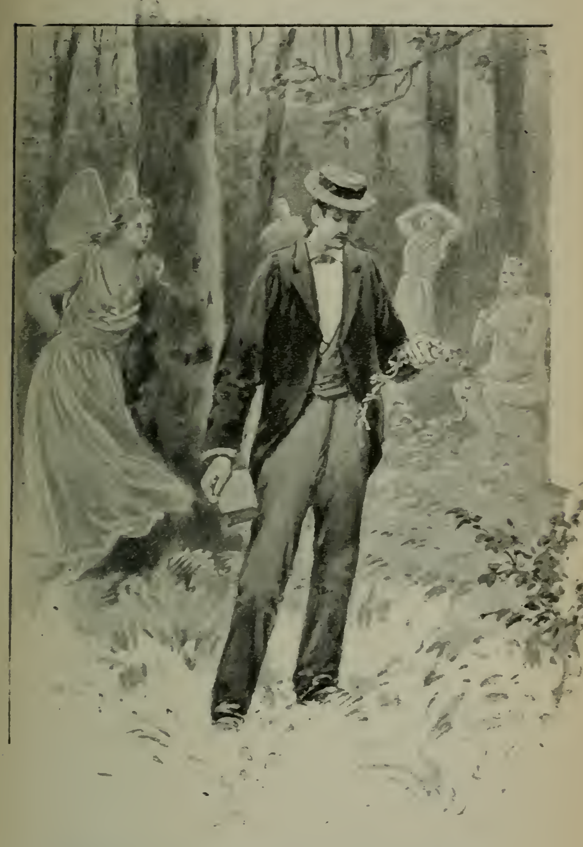
lire les poètes grecs. Je ne connaissais d'eux que les fragments qu'on m'avait fait expliquer au collège, c'est-à-dire que je les ignorais à peu près complètement. Heureusement, j'avais à ma disposition la bibliothèque municipale, qui contenait une collection des classiques grecs. J'en devins l'hôte assidu et, m'aidant de traductions, j'arrivai peu à peu à lire l'*Odyssée*, Eschyle, Sophocle, Aristophane. Ce fut un éblouissement. Insensiblement l'antiquité grecque se révélait à moi dans son impeccable et sereine beauté. Je n'oublierai jamais les joies littéraires que je goûtai, pendant les après-midi des dimanches, dans ces hautes salles solitaires, meublées de livres, dont les fenêtres donnaient sur le faubourg de Véel et les vignobles de Corotte. J'entendais le tintement des cloches de vêpres ; le silence dominical emplissait les rues, et au loin, dans les vignes déjà empourprées par l'automne, je distinguais le bruissement sourd des sauterelles grisées de soleil. Moi aussi, j'étais grisé par le vin parfumé de la poésie grecque et, pris d'enthousiasme, je déclamais tout haut les plus beaux passages des chœurs d'Aristophane : — « Nuées éternelles, du sein de l'Océan, notre père, élevons-nous en buées diaphanes et légères, sur les montagnes ombragées de forêts, d'où se découvrent au loin les

hauts promontoires, la terre féconde en fruits, le cours des fleuves et la mer retentissante. » — J'avais comme une vision de l'Attique, je me croyais transporté à l'ombre des platanes et des myrtes, « dans les jardins consacrés aux Grâces ».

Mais je dus ma meilleure surprise à la lecture de Théocrite que j'ignorais totalement. Ce poète si artiste, si vrai dans ses paysages, si imprégné d'un sentiment tout moderne, fut pour moi une révélation. Je ne quittais plus le volume des *Idylles*, je l'emportais dans mes promenades, j'en traduisais des fragments entiers, que je retrouve épars dans mes cahiers ; je m'exerçais à rendre en vers français la couleur et le relief, le mouvement et le sentiment de certains morceaux qui m'avaient le plus frappé.

Les *Magiciennes*, les *Grâces*, les *Pêcheurs*, les *Syracusaines* me transportaient en plein dans la civilisation grecque du temps de Hiéron et des Ptolémées. Je vivais parmi les paysages de la Sicile, je me mêlais intimement à l'existence familière, aux passions, aux superstitions des paysans, des courtisanes et des bourgeoises de l'époque alexandrine. Mon vieil amour pour la mythologie me revenait au cœur, et je me débauchais de nouveau en compagnie de Phœbus Apollon, d'Aphrodite, du dieu Pan et des nymphes.

Je me souviens d'une claire matinée de septembre où je m'étais enfoncé avec mon Théocrite en poche sous les futaies du bois de Massonge. Partout régnait une ombre amoureuse, une paix embaumée et assoupissante. Ce n'était pas cependant l'absolu silence; au contraire, de menus bruits se faisaient entendre, comme si des êtres invisibles eussent erré sous les feuillées. Tantôt un glouglou de source chantait comme une voix rieuse, tantôt du faîte d'un arbre creux partait un tac! tac! sourd et redoublé, pareil au choc léger des doigts d'une dryade heurtant l'écorce qui la tenait prisonnière... Je n'avançais qu'avec un religieux respect sous les fûts argentés des grands hêtres, me figurant à chaque instant que les divinités forestières allaient me barrer la route en enchevêtrant dans les cépées les tiges flexibles des ronces et des chèvrefeuilles. J'arrivai à une clairière où, sous la fraîche retombée des hêtres, s'étendait une herbe bleuâtre encore humide de rosée. Le gazon semblait avoir été foulé récemment par des pieds nus, par des rondes de nymphes dansant aux blondes lueurs du matin... Et parmi l'herbe je vis tout à coup une guirlande d'asters violets tressés avec des brins de jonc. Cette chaîne de fleurs à demi brisée avait l'air d'être tombée des cheveux dénoués de



Dryope ou de Lycoris. Je la ramassai pieusement, et le parfum automnal des

asters me donna comme une hallucination antique. Je croyais entendre la flûte d'un Faune au fond des clairières vaporeuses, et des rires de Napées dans les branches retombantes. Je souhaitais d'avoir en main une rustique coupe de hêtre sentant encore la fraîche odeur du bois; j'aurais voulu l'emplir de la sève des plantes sauvages et la lever haut dans l'air pour faire une libation sacrée au dieu Pan et au chœur des nymphes invisibles...

Ce fut dans ces dispositions d'esprit que je composai mon poème sur l'Acropole. Ce poème de près de quatre cents vers n'était qu'un long dithyrambe en l'honneur du polythéisme grec, une glose enthousiaste de deux vers de Sainte-Beuve :

> Vieux paganisme antique, es-tu mort ? On le dit,
> Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rit.

Plein d'espoir, vers la fin de décembre 1852, j'expédiai mon manuscrit au secrétaire perpétuel; puis j'attendis patiemment le jugement de l'Académie, avec la conviction naïve que mes vers ne pourraient manquer d'être remarqués.

J'avais grand besoin de ce travail pour me distraire d'un gros chagrin qui m'était tombé sur le cœur. Depuis le départ de miss C... pour l'Angleterre, je recevais de loin en loin de ses nouvelles. Ses lettres étaient tristes et découragées. Elle s'y

plaignait de sa santé gravement altérée par ce séjour hivernal au milieu des brouillards de Londres. Sa correspondance ayant cessé tout à coup, je venais d'apprendre par des amis communs que miss C... était morte en Poitou où elle avait regagné la maison de son oncle, à l'entrée de novembre...

Après ces studieux et mélancoliques mois d'hiver, le printemps revint et me redonna le goût de l'école buissonnière. En voyant le soleil descendre le long des coteaux de vigne encore nus, je ne résistais guère à la tentation d'aller constater dans la campagne si les premières feuilles commençaient à bourgeonner. A mi-chemin du bureau, j'enfilais une rue détournée et je grimpais vers les bois de la Ville haute, me fiant à l'amitié d'Aurélie pour m'excuser près de son père, le receveur. Le vieux soldat de Salamanque était plein d'indulgence, mais ma conduite scandalisait mes collaborateurs, et les employés supérieurs me notaient comme un stagiaire manquant absolument du feu sacré.

Un après-midi de mai, j'étais allé ainsi faire mon stage dans les bois du Petit-Juré, emportant sous mon bras un tome de la *Revue des Deux-Mondes*. — Je vois encore la place où je m'installai : — un clair taillis de cytises et de jeunes sapins où il y avait de l'ombre et un gazon moel-

leux. Entre les branches, je pouvais apercevoir la plaine de Véel couverte de blés verts et, au-dessus de ma tête, j'entendais la musique des alouettes. J'ouvris la *Revue* nonchalamment et mes yeux s'arrêtèrent sur une page qui portait pour titre : l'*Intermezzo*. C'était une traduction d'un cycle de poésies de Henri Heine par Gérard de Nerval. Dès que j'eus lu deux de ces petites pièces, je fus ensorcelé. Ces courts poèmes, d'une intimité profonde, d'une passion ardente, d'une ironie aiguë, me donnèrent un frisson nouveau. Je ne connaissais jusque-là rien de Heine, et je devins dès cet après-midi l'un de ses fervents admirateurs. Je pressentais que la traduction, si excellente qu'elle fût, avait dû laisser évaporer une part de la rare saveur de cette poésie, et, comme je savais un peu d'allemand, dès que je rentrai en ville je chargeai un libraire de me faire venir le *Buch der Lieder*. Une fois en possession du précieux volume, je ne le quittai plus, délaissant pour lui mes poètes grecs et latins. Du reste, cette nouvelle lecture ne me changeait pas trop d'atmosphère, car il y a du grec et du païen à forte dose dans Henri Heine. Ce fut ce mélange de paganisme antique et de passion moderne qui m'enthousiasma. Je me mis à traduire les petits poèmes de l'*Intermezzo* et de la

Heimkehr, et cette occupation remplit tout mon été. Non seulement les vers du lyrique allemand me donnaient une véritable ivresse intellectuelle, mais j'y retrouvais justement un écho de mes propres peines de cœur.

Tandis que je me délectais en compagnie de Henri Heine, le mois d'août arriva, et avec lui la séance annuelle où l'Académie distribuait ses prix. Je me précipitai avec un battement de cœur sur le journal qui contenait le rapport de Villemain, — et j'y lus, non sans une mortifiante déception, que le concours de poésie avait été trouvé si faible que l'Académie n'avait pas jugé à propos de décerner le prix. — Ce fut une amère déconvenue. J'avais compté sur le succès de mon poème pour déterminer ma famille à me laisser aller à Paris ; il fallait maintenant renoncer aux châteaux en Espagne que j'avais édifiés un peu à la légère. Je ne me sentais nullement d'humeur à concourir de nouveau pour une couronne académique, et cependant j'avais la conviction qu'un séjour au moins momentané à Paris m'était absolument nécessaire. Obligé de vivre complètement replié sur moi-même, n'ayant, dans ma petite ville, personne avec qui parler de mes lectures, de mes préoccupations littéraires et de mes travaux, je pressentais que la continuation de ce régime

d'isolement me deviendrait promptement funeste. — On constate, en physique, qu'entre des objets placés dans un même milieu et possédant un calorique différent, il s'établit à la longue un équilibre de température. Il en est de même pour les esprits ; ils finissent forcément par subir l'influence du milieu ambiant et par s'équilibrer moralement avec leur entourage. Or, sans trop me faire illusion sur ma valeur personnelle, je prévoyais très bien que, dans l'espèce, cet équilibre s'établirait à mon détriment. Je me répétais avec effroi le mot de Balzac : « Tout écrivain qui reste en province, passé trente ans, est perdu pour l'art », et, avec la vaniteuse présomption du jeune âge, je me demandais comment j'arriverais à me préserver de cette déchéance.

A force de chercher, je trouvai un biais qui me parut fort ingénieux. Je savais que dans l'administration où je venais d'entrer l'étude du droit était très encouragée. On accordait facilement des congés et même certains privilèges aux jeunes surnuméraires qui prenaient leurs inscriptions et acquéraient le grade de licencié. Je tâtai le terrain et le trouvant favorable, je résolus de décider ma famille à me faire commencer mes études de droit. De cette façon, je pourrais tous les trois mois aller me retremper à Paris et y séjourner

longuement à l'époque des examens. J'écrivis à mon père afin de lui demander son autorisation. L'excellent homme était trop enchanté de me voir mordre enfin aux « études sérieuses » pour mettre opposition à un aussi louable dessein. Il m'envoya les subsides nécessaires et, le 2 novembre 1853, j'allai à Paris prendre ma première inscription à la Faculté de droit.



VIII

L'ÉCOLE DE DROIT
UNE INITIATION. — LOUIS ULBACH
LA « REVUE DE PARIS »

En ce mois de novembre 1853 où je commençai mes études de droit, je note un gai pèlerinage fait à Marly-le-Roy, pour y chercher l'extrait de mon acte de naissance, que je devais produire au secrétariat de la Faculté. Par une givreuse matinée d'arrière-saison, je revisitai ce bourg où j'avais eu mes premières impressions d'enfant et que je n'avais pas revu depuis 1838. De Saint-Germain, je gagnai Marly par un chemin de traverse qui coupe les vignes. Les vendanges venaient à peine de finir, et l'air, légèrement brumeux, était encore imprégné d'une molle odeur de vin doux. En descendant la Grande-Rue, je reconnaissais au passage des façades familières et des seuils où j'avais joué avec les marmots du bourg. Je trouvai une bonne et chaude hospitalité chez un vieux médecin qui m'avait

déjà reçu jadis à mon arrivée au monde, et qui prit plaisir à me conduire dans les coins où j'avais couru tout enfant. Je revis l'*Abreuvoir*, *Cœur-Volant*, Louveciennes. Tous ces noms éveillaient en moi d'intimes souvenances à demi oubliées. Je parcourus la forêt aux futaies jaunissantes, et j'entendis de nouveau ce bruit mat des châtaignes tombant sur la mousse, qui était un des souvenirs les plus nets de ma quatrième année.

J'étais descendu à l'hôtel Corneille, où logeaient plusieurs de mes compatriotes, et je m'initiais avec un enthousiasme enfantin à la vie d'étudiant. En ce temps-là, le vieux quartier Latin existait encore, et la vie y était plus intime, plus concentrée, plus simple qu'aujourd'hui. Le boulevard Saint-Michel n'était point percé, le Luxembourg s'étendait en largeur jusqu'à la rue Monsieur-le-Prince, et occupait tout l'espace bordé par les deux grandes rues de l'Est et de l'Ouest, qui se rejoignaient à l'Observatoire. Les étudiants peuplaient les vieilles rues Saint-Jacques, La Harpe, des Mathurins-Sorbonne et des Grès; ils s'y sentaient mieux chez eux, s'y tenaient davantage et passaient plus rarement les ponts. — Nous menions, mes compatriotes et moi surtout, une vie très casanière. Notre bourse, très peu garnie, ne nous permet-

tait pas de coûteuses distractions ; de loin en loin, nous nous permettions une soirée à l'Odéon, ou au café du Luxembourg, situé au coin de la rue Monsieur-le-Prince et de l'ancienne place Saint-Michel. Je faisais de longues stations au cabinet de lecture de Julia Morel, où je lisais les *Proverbes* d'Octave Feuillet et les romans d'Henry Mürger, alors en pleine vogue. Nous déjeunions frugalement dans nos chambres haut perchées, nous dînions rue de La Harpe, et, le soir, nous prenions le thé devant un maigre feu de coke. Ce fut au milieu de ces honnêtes distractions qu'un camarade, fraîchement débarqué de Bar-le-Duc, m'apprit que je venais d'être nommé surnuméraire à D.....

La nouvelle était malheureusement exacte et je n'avais pas lieu de m'en réjouir. D....., situé à deux lieues de la frontière belge, passait à juste titre pour une résidence peu enviable. Je fis tristement mes paquets et je me rendis en rechignant à mon poste, où j'arrivai par une pluvieuse matinée de janvier. D..... est divisé en ville basse et ville haute ; mais, à cette époque, la ville haute, fortifiée par Vauban, était exclusivement habitée par le personnel administratif. Je m'y acheminai par une série de sentiers en zigzag qu'on nomme *les Rampes*. Au

sommet de cette montée, je traversai deux ou trois passages voûtés, séparés par des escaliers et des cours noires où la pluie ruisselait. Il me semblait que j'entrais dans une prison. Après avoir franchi une dernière voûte, je débouchai sur une place bordée par l'église, l'hôtel de ville, la sous-préfecture et une dizaine de maisons. — Un peu plus tard, quand je voulus voir ce qu'il y avait derrière cette place, je m'aperçus que c'était là toute la ville, et qu'il n'existait plus au delà que des casernes, des magasins militaires et le rempart. — J'avais repris la chambre de mon prédécesseur, située en face de la mairie ; j'y fis porter mon petit bagage, puis j'allai déjeuner mélancoliquement à l'hôtel de l'*Ours*, un hôtel bien nommé, solitaire et obscur, où ne descendait que rarement un voyageur et où j'avais pour unique commensal un vieux juge sourd comme un mur. Après déjeuner, la pluie ayant cessé, je me promenai sur les remparts. On en faisait le tour en dix minutes. De là, la vue plongeait sur des prés où serpentait une rivière jaunâtre et sur des collines dont la nudité grise était çà et là coupée par des bois sombres. Un brouillard planait sur ce morne horizon et en adoucissait un peu les lignes sévères et monotones. Je me sentis envahi par une nostalgique

tristesse. Je regagnai ma chambre, j'y allumai du feu et, les pieds sur les chenets, je me mis à relire mon La Fontaine, pour égayer ma mélancolie.

Derrière les triples murailles de cette forteresse, je me voyais horriblement seul, privé de tout commerce intellectuel; le bruit de Paris, quitté l'avant-veille, résonnait encore à mes oreilles, et cela me faisait plus durement sentir la somnolence de la petite ville, qu'interrompaient seulement, de loin en loin, de brèves sonneries de clairons ou de sourds roulements de tambours. Le soir, à huit heures, clairons et tambours sonnaient la retraite, et je les écoutais avidement jusqu'à ce que ces dernières vivantes rumeurs allassent se perdre sous la voûte d'une caserne. Peu à peu, les lumières qui étoilaient les façades s'éteignaient; la cloche de l'église tintait à dix heures moins un quart pour annoncer la fermeture des portes, puis la ville haute s'ensevelissait en un plus profond silence, et je n'entendais plus que le piétinement du soldat en faction devant la mairie.

Dès le lendemain de mon arrivée, je m'étais installé au bureau du receveur — une pièce d'aspect grisâtre, prenant jour sur une ruelle voisine du rempart. — Des tables noires, des casiers poudreux supportant des rangées de registres

écornés, quelques sièges épars, composaient tout le mobilier, avec un coucou qui battait les secondes dans un angle du mur. Sur une chaise de paille, un chien griffon qui se mourait de vieillesse et répondait au nom de *Jacques* dormait attaché ; il bougeait si peu qu'il semblait lui-même faire partie de l'antique et vermoulu mobilier. Le receveur, M. H..., avec sa barbe blonde, ses yeux bleus très doux, sa figure calme et rosée, son léger accent alsacien, avait l'air d'un brave homme. Je lui avais fait visite dès la veille, et il m'avait présenté à sa femme ainsi qu'à ses filles, deux blondinettes de six à huit ans. Mme H... comptait trente ans à peine, mais au premier aspect on lui eût donné cinquante. Frêle, maigre, le teint fané, elle avait des cheveux déjà blancs. Elle en formait deux grosses papillotes qui encadraient de leur neige précoce des traits fins, d'une délicatesse un peu maladive. Toute sa jeunesse s'était réfugiée dans ses yeux d'un bleu limpide et profond. Elle avait une timidité presque sauvage ; j'étais moi-même réservé et peu communicatif, de sorte que cette première visite me laissa une impression de froideur et que je ne fus guère tenté de la renouveler. Les choses en seraient restées là probablement, n'eussent été les fillettes, qui servirent de

trait d'union entre nos deux sauvageries. Chaque jour, à midi, le receveur et son commis allaient déjeuner. Je restais seul au bureau en compagnie du vieux chien assoupi sur sa chaise. C'était l'heure que choisissaient les deux petites filles pour pénétrer dans la pièce maussade où je m'ennuyais ferme. Elles se tenaient d'abord à distance et m'examinaient craintivement. Insensiblement elles s'apprivoisèrent, nous liâmes conversation, et je gagnai leur amitié en leur débitant des contes de fées que j'improvisais à mesure et qui semblaient les émerveiller. Un matin, la mère entra avec elles pour me remercier du plaisir que mes histoires procuraient à ses enfants. Une ou deux réflexions qu'elle hasarda timidement me révélèrent une nature toute différente de celle des bourgeoises qui composent d'ordinaire la société d'une petite ville. Dès ce moment, la glace fut rompue, et je pénétrai peu à peu dans l'intimité de la famille.

Avec sa frêle enveloppe et sa santé minée par de douloureuses névralgies, Mme H... était plus une âme qu'un corps, mais une âme d'une rare valeur. Elle joignait à une sensibilité vive, à une grande hauteur de pensée, une sérieuse culture d'esprit et un goût très sûr. Originaire des environs de Metz, elle connaissait

bien l'allemand et admirait Gœthe et Heine. Notre commune sympathie pour le poète du *Buch der Lieder* fut le com-



mencement de notre amitié. Élève de Maréchal de Metz, elle peignait très joliment les fleurs ; elle savait leur donner une physionomie caractéristique et pres-

que une pensée. Ce fut elle qui m'initia à l'étude de la botanique; elle me révéla l'intime poésie du monde des plantes. Mais je dois à cette femme supérieure d'autres initiations encore. Bien qu'elle n'eût rien d'un bas-bleu, elle comprenait merveilleusement les belles choses, et elle fut pour moi un guide littéraire excellent. Elle m'ouvrit dans le domaine moral et poétique des perspectives nouvelles et de plus larges percées. Au sortir des milieux prosaïques où j'avais vécu jusqu'alors, elle m'éleva vers une atmosphère sereine où je me sentis transformé et affermi.

Ainsi, au moment où je me croyais plus séparé que jamais de la vie intellectuelle et plus désespérément abandonné à mes propres ressources, une heureuse étoile me faisait rencontrer cette encourageante et précieuse amitié. J'ai, du reste, expérimenté plus d'une fois que c'est précisément à l'heure où notre chemin semble le plus encombré d'obstacles qu'une soudaine évolution de la fortune nous aide à sortir des broussailles ; le tout est de ne point jeter le manche après la cognée. C'est cette expérience qui m'a préservé du pessimisme aujourd'hui à la mode. Certes, je ne prétends pas que nous vivions dans le meilleur des mondes possibles ; mais je crois la vie moins

amère que nous ne la faisons. Elle est mélangée de malheureuses et d'heureuses conjonctures, et, la plupart du temps, si nous savons agir et nous décider à propos, les secondes servent à corriger les premières. — En somme, le plus souvent, selon le mot d'Emerson : « L'homme fait sa vie comme le colimaçon fait sa coquille. » Les matériaux sont jetés pêle-mêle à notre portée ; c'est à nous de choisir ceux qui se trouvent propres ou impropres à la construction.

Ce séjour à D... qui s'annonçait si mal. compte en définitive au nombre de mes meilleurs souvenirs de jeunesse. Je me rappelle encore avec plaisir nos promenades de chaque jour hors des remparts, lorsque revint la belle saison. — M. H... était un enragé collectionneur de papillons. Dès que quatre heures sonnaient, il fermait méthodiquement son bureau ; on déliait Jacques, le vieux griffon, et l'on partait avec les fillettes pour les *Roches* ou pour le bois de Moncey. Le dimanche, on poussait plus loin, jusqu'à la forêt des *Onze-Fontaines*, qui est située de l'autre côté de la Chière. Tandis que M. H..., filet en main, poursuivait un *flambé* ou guettait un *morio*, Mme H... et moi nous battions les buissons pour trouver de nouvelles plantes. — Il y a telles fleurs, comme la pulmo-

naire et la parisette, que je ne revois jamais sans me remémorer doucement nos causeries sous les hêtres, en vue de D..., que la grise et triple ceinture de ses remparts à pic faisait ressembler de loin à une ville mauresque. Nous rentrions à la brune, et la soirée s'achevait en lisant *Faust* ou l'*Intermezzo*, tandis que les deux enfants s'endormaient à demi dans l'enfoncement des grands fauteuils rouges.

Cette forteresse de D... renfermait en ses hautes murailles quelques figures intéressantes qui en égayaient l'austérité. J'avais été pris en amitié par le greffier du tribunal : un chasseur intrépide, rageur, aux façons de sanglier, mais brave homme au fond. Ce bourru bienfaisant, qui faisait de terribles scènes à sa femme lorsque le dîner était en retard de cinq minutes, portait le nom pastoral de Némorin. Il organisait chez lui de petites soirées où l'on mangeait des gaufres et où l'on dansait en famille. Parmi les invités se trouvaient la veuve d'un forestier et sa fille. La veuve, grande, blonde et bien faite, était encore très séduisante ; la jeune fille, âgée de dix-sept ans à peine, avait toutes les grâces naïves d'une ingénue. Avec mes dispositions romanesques, je ne manquai pas de m'éprendre de toutes deux à la

fois. Selon que j'avais lu Balzac ou Bernardin de Saint-Pierre, je m'enthousiasmais tour à tour pour la beauté mûre de la mère ou pour les yeux bruns candides de l'ingénue. Ces deux dames habitaient



la ville basse, et, comme les portes de la ville haute se fermaient à dix heures, nos soirées étaient forcément brèves ; mais cette brièveté même donnait une saveur plus rare à nos plaisirs. Quand la cloche de l'église tintait à dix heures moins un quart, nous accompagnions la veuve et sa fille jusqu'à la poterne, et, pendant ce court trajet, je sentais ma fièvre d'amour s'accélérer en raison inverse de la dis-

tance. Des déclarations me venaient aux lèvres, audacieuses ou tendres, suivant que j'avais au bras la mère ou la fille, et nous arrivions toujours sous la voûte avant que j'eusse le temps de les formuler de vive voix.

Par un beau dimanche de juin, on décida qu'on irait dîner en pique-nique dans les bois d'Iré-les-Prés, près d'un arbre connu dans le pays sous le nom du *Chêne de l'attaque*. Tous les hôtes ordinaires du greffier étaient de la partie : un avocat à la voix retentissante, qui ressemblait à Mirabeau et qui se croyait, de par cette ressemblance, tenu d'avoir des opinions avancées ; un clerc d'avoué bellâtre et prétentieux, un juge suppléant long comme un jour sans pain, qui chantait des romances sentimentales ; puis un lot de vieilles et de jeunes filles. Nous cheminions pédestrement, par couple, comme une noce de campagne. Pendant le trajet, je n'eus d'yeux que pour la blonde veuve qui avait daigné accepter mon bras. L'herbe verte, le grand air et le soleil me mettaient en verve ; je débitais des galanteries que je trouvais très spirituelles, et il me semblait que la dame les accueillait avec beaucoup d'indulgence. Elle était tout simplement fort coquette et respirait avec un égal plaisir l'odeur de toutes les fleurettes qu'on lui contait ;

mais la fatuité de mes vingt ans m'aveuglait, et j'estimais que les sourires et les œillades de l'aimable blonde m'étaient spécialement réservés. On arriva et l'on déballa les provisions. L'endroit était choisi à souhait : un ruisseau, bordé de reines des prés, courait à vingt pas, et le *Chêne de l'attaque* couvrait de son ombre hospitalière une herbe rase et douillette où l'on pouvait dîner à l'aise. Tandis que les bouteilles rafraîchissaient dans l'eau courante, on joua aux petits jeux et l'on dansa des rondes ; le dîner fut très gai, mais une désillusion m'en gâta le plaisir. Au champagne, je constatai que la veuve flirtait avec le clerc d'avoué, et récompensait ses fades compliments des mêmes souriantes œillades dont j'avais cru avoir le monopole. Cela me dégrisa et, au retour, j'offris mon bras à la jeune fille aux yeux bruns limpides.

Les couples, longuement espacés, marchaient lentement, enveloppés et comme isolés par les premières ombres du crépuscule. Chemin faisant, l'ingénue cueillait des marguerites et les effeuillait mystérieusement. Cette opération sentimentale provoquait de ma part des réflexions qui devenaient de plus en plus tendres et que la jeune fille accueillait avec un naïf étonnement. Au-dessus de nous, les étoiles se levaient une à une

et, à l'horizon, D... profilait dans la vapeur les lignes sévères de ses remparts, que dépassait à peine la pointe d'un clocher. Tout en semant la route de pétales de marguerites, nous nous confiions de ces riens qui sont le délicieux prélude de l'amour. En même temps que je contemplais le lever des étoiles, j'épiais avec une émotion croissante l'adorable éclosion de la tendresse dans un cœur de jeune fille. Tout cela restait très pur, vaporeux et voilé comme le crépuscule. Ce fut une soirée exquise, mais qui malheureusement n'eut pas de lendemain, car, la semaine d'après, je quittai D... pour préparer mon premier examen de droit, et je ne revis plus l'ingénue aux yeux bruns...

J'arrivai à Paris au commencement de juillet, et je me mis à piocher sérieusement. Il me fallait à tout prix éviter un échec. Je savais d'avance que mon père ne plaisantait point et que, si j'étais refusé à mon examen, il ne m'autoriserait pas à tenter une nouvelle épreuve. Cela me donnait du courage pour surmonter les dégoûts des Institutes et du Code civil. Chaque matin, j'empoignais mon Mourlon et je l'étudiais jusqu'à onze heures ; parfois même, je l'emportais avec moi dans un coin peu fréquenté de la Pépinière, et je passais mon après-midi

à m'enfoncer dans le cerveau les titres de l'*usufruit* et des *servitudes*. Néan-



moins, si préoccupé que je fusse du succès de l'examen, je ne perdais pas de vue

le véritable but de mon séjour à Paris, et le soir je relisais les poésies inédites que j'avais apportées avec moi. En changeant de milieu, elles me paraissaient avoir perdu une partie de leurs qualités ; je les repolissais et je les mettais au point, tout en me demandant de quelle façon je m'y prendrais pour les faire lire au public. — Depuis deux ans, la *Revue de Paris*, fondée par Maxime Du Camp, Théophile Gautier et Laurent Pichat, paraissait à la Librairie nouvelle de Victor Lecou. Elle était déjà très répandue et avait la réputation d'être plus accessible aux « jeunes » que la *Revue des Deux-Mondes*. Je résolus de frapper à cette porte hospitalière, et un soir j'allai à la Librairie nouvelle demander l'adresse de Louis Ulbach, le directeur de la *Revue*. On me dit qu'Ulbach demeurait, 12, rue de Monceau, et qu'il recevait tous les jeudis.

Le jeudi suivant, ayant mis mes vers en poche, je partis, fort ému, de la rue Corneille, et je gagnai pédestrement le logis du directeur. En ce temps-là, le parc Monceau n'était pas encore livré au public et la rue de Monceau semblait un quartier perdu. On pouvait s'y croire à la campagne. A mesure que j'approchais du but de mon voyage, je sentais mon émoi redoubler. Louis Ulbach logeait au troisième, dans une maison de modeste appa-

rence, voisine d'une institution de jeunes filles. Je grimpai lentement les trois étages, en me répétant les phrases destinées à expliquer l'objet de ma visite. Je sonnai timidement. Ce fut Ulbach qui vint m'ouvrir.

Il achevait à peine de déjeuner et croquait les reines-Claude de son dessert, tout en m'introduisant dans un étroit cabinet de travail dont la fenêtre donnait sur des jardins et sur le parc. — Il avait alors déjà un commencement d'embonpoint et une grasse figure de prélat, éclairée par un regard très fin et un malicieux sourire. Il me vit fort intimidé, se douta de ce qui m'amenait, et me rassura d'un bienveillant geste ecclésiastique. Je débitai d'une voix étranglée mon petit boniment. Je lui contai que j'étais un poète — fort inconnu — arrivant du fond de sa province — et que j'apportais des vers à la *Revue*. Il ne me cacha pas que la poésie foisonnait dans ses cartons, et me montrant dans un tiroir ouvert un monceau de paperasses : « Ce sont, me dit-il, avec un sourire ironique, tous les vers qui attendent leur tour. » Néanmoins, il prit mon manuscrit et le lut séance tenante. Quand la lecture fut achevée, il reconnut que mes trois petites pièces ne manquaient pas d'une certaine grâce ; « mais, ajouta-t-il, vos rimes sont faibles et vous avez certains

provincialismes dont il faudra vous défaire ». En même temps, il me signala deux ou trois rimes incorrectes. Dans le Barrois, on prononce de la même façon les désinences *ée* et *aie*, de sorte que je faisais rimer sans scrupule *futaie* et *ensanglantée*.

Je l'écoutais en rougissant, désolé d'être ainsi surpris en flagrant délit d'ignorance. Il vit ma confusion, en eut pitié, et me redonna du courage en m'engageant à revenir le voir et à lui apporter d'autres vers.

J'usai de la permission ; je grimpai plusieurs fois l'escalier de la petite maison de la rue de Monceau ; je trouvai toujours chez Ulbach un accueil cordial et d'excellents conseils. Il avait débuté par un volume de vers qui était resté ignoré : ses romans eux-mêmes, à l'exception de *Monsieur et Madame Fernel*, n'ont eu qu'un succès d'estime, et il est plus connu comme journaliste et conférencier que comme romancier. On a prétendu que le dépit de cet insuccès relatif avait influé sur son caractère ; on l'a accusé de méchanceté envers des confrères qui avaient mieux réussi que lui. Pour mon compte, je n'ai jamais eu qu'à me louer de sa bienveillance et de son amitié. Dans mon souvenir Louis Ulbach demeure tel qu'il m'est apparu la première fois au troisième étage

de la rue de Monceau, avec sa grasse figure ecclésiastique, son œil fin, ses souriantes et gourmandes lèvres de prélat, qui croquaient si joliment des reines-Claude. Quelque chose du suc et du fondant de ces savoureuses prunes est toujours resté depuis dans nos relations de confrère à confrère.

Vers le 15 août, je passai mon premier examen de droit. Ce ne fut pas brillant, mais enfin je fus reçu avec deux *rouges* et une *blanche;* et, comme un bonheur n'arrive jamais seul, en rentrant chez moi je trouvai un numéro de la *Revue de Paris* où l'un de mes petits poèmes était publié.



IX

LA JEUNESSE EN PROVINCE
BOISFLEURY
PÉRÉGRINATIONS ADMINISTRATIVES

Pendant que je préparais mes premiers examens de droit à Paris, mon père obtenait enfin la conservation des hypothèques de Bar-le-Duc et la famille H... quittait D... Peu de temps après, je profitai moi-même d'une vacance et je vins achever mon surnumérariat à Bar. A mon retour, je trouvai le chef-lieu terrifié par l'invasion du choléra. Il mourait trente personnes par jour et, dans une ville de quinze mille âmes, cette mortalité anormale mettait l'effroi au cœur des survivants. Les cloches ne sonnaient plus pour les enterrements, qui se faisaient en hâte et d'une façon quasi clandestine. Les maisons gardaient leurs portes et leurs volets clos, les rues étaient désertes, et chaque soir on y allumait de grands feux de genévrier, dont les flammes fumeuses ajoutaient je ne sais quoi de tragique à

l'aspect désolé des carrefours taciturnes que de rares passants traversaient d'un pas précipité. L'épidémie sévissait surtout dans les faubourgs habités par les tisserands et les ouvriers des filatures. Comme les médecins étaient sur les dents, on avait organisé à la mairie un comité chargé de visiter les malades, de centraliser les demandes de secours et de donner chaque nuit les indications nécessaires aux docteurs. Des jeunes gens appartenant à la bourgeoisie s'étaient spontanément offerts pour ce service. Parmi eux, je retrouvai plusieurs anciens condisciples qui venaient de terminer leurs études de droit ou de médecine. Les uns médicamentaient les indigents afin de se créer un embryon de clientèle, les autres travaillaient chez le notaire ou l'avoué auquel ils espéraient succéder, quelques-uns avocassaient au tribunal. Tous avaient à peu près le même âge que moi, tous regrettaient la vie parisienne qu'ils venaient de quitter et d'où ils rapportaient, avec une culture littéraire assez développée, des goûts de libre discussion et d'indépendance, dont les habitudes provinciales gênaient fort l'expansion. Bientôt s'établit entre nous une étroite intimité qui se continua après la disparition de l'épidémie et qui charma nos soirées d'hiver.

Nous ne fréquentions ni les cafés ni les

cercles du cru, nous nous préservions soigneusement du contact des philistins, vivant à l'écart, entre nous, et formant un petit groupe très fermé. Ce fut le commencement d'une sorte de cénacle qui nous isola du reste de la jeunesse locale et nous préserva de l'influence endormante ou débilitante de la province. Pendant le jour, nous nous retrouvions fidèlement, aux mêmes heures, sur les trottoirs d'une longue rue plantée d'arbres, qui sert de promenade aux indigènes ; le soir nous réunissait au coin du feu. Nous avions offert notre concours à la bibliothèque municipale, ce qui nous permettait d'avoir des livres à discrétion, et, comme nous étions très amoureux de théâtre, nous organisions à huis clos des représentations où nous jouions pour nous-mêmes des saynètes à deux ou à trois personnages. Quand revint la belle saison, nous nous prîmes d'un goût très vif pour la campagne, et nous éprouvâmes le besoin de changer nos quotidiennes réunions en de vagabondes déambulations à travers champs.

Un matin d'avril, pendant une de ces promenades nous fîmes halte dans un petit bois de bouleaux et de sapins, situé au sommet de la *Chalaide* de Véel, à une demi-lieue de la ville. Ce boqueteau, clos de haies vives et contenant environ deux

hectares, semblait délaissé par le propriétaire ; les arbres y avaient poussé à la bonne aventure, les sentiers étaient devenus des fourrés et l'herbe envahissait les allées. Il nous plut précisément par cet air d'abandon et de sauvagerie. On y trouvait une maisonnette, un grand chaume rustique servant de salle à manger, une citerne et même un potager où ne croissait que de la folle avoine. Il y avait surtout une ombreuse avenue de sapins, bordée de fin gazon, étoilée de stellaires blancs, qui nous séduisit. Nous découvrîmes que ce coin de bois abandonné appartenait à l'oncle de l'un de nos amis et, à force de diplomatie, nous obtînmes qu'il nous en accorderait la jouissance. La prise de possession eut lieu un beau dimanche de mai, et comme *notre* domaine était, à ce moment, plein de fleurs sauvages, nous le baptisâmes du nom de « Boisfleury ». A dater de ce jour, le cénacle s'y rendit assidûment, le matin dès l'aube, et le soir après dîner. Nous nous proposions de défricher le potager et, chaque matin, mettant habit bas, nous bêchions le sol couvert de mauvaises herbes. On meubla la maisonnette d'une batterie de cuisine et de quelques douzaines de vieilles faïences à fleurs et à coqs, on installa un hamac sous le chaume — et la colonie de Boisfleury fut fondée. —

D'après les statuts, le nombre des colons — tous célibataires — était limité à douze; les élections des nouveaux venus devaient avoir lieu à l'unanimité, et, pour éviter tout ferment de discorde, l'entrée du domaine était formellement interdite aux femmes et à la politique.

Joyeux enclos de Boisfleury, maintenant déboisé et défriché, tu mériterais d'être chanté sur le mode épique! — Il y avait une ombre si fraîche et si aromatique sous tes allées de sapins, tant de soleil et de fleurs sur tes pelouses, tant de chansons d'oiseaux, au printemps, parmi tes fourrés! — Sifflets de merles, gazouillements de fauvettes, appels sonores et mystérieux du coucou, trilles flûtés des loriots. — Du tertre gazonneux où s'ouvrait ta porte à claire-voie, on apercevait les rondes collines de la vallée de l'Ornain, toutes drapées de vignes vertes, et l'on distinguait les pointes des clochers de la Ville haute. — Dans les après-midi d'été, il régnait en ce coin de terre un profond silence. Assez souvent, tenté par cette ombre silencieuse, je fuyais le bureau, et je venais travailler sous bois à une nouvelle qui s'appelait le *Mariage d'Urbain* et qui n'a jamais vu le jour. Une fois même, la soirée était si tiède, le ciel si fourmillant d'étoiles, que je me décidai à passer la nuit en plein air. Je

me couchai dans le hamac, sous le chaume, et je m'y endormis délicieusement, bercé par le susurrement des sapins. Le réveil fut exquis. Des centaines d'alouettes montaient en chantant dans la plaine de Véel et leur musique aérienne me mettait l'âme en joie...

Et les colons de Boisfleury!... Il faudrait les célébrer dans un dénombrement à la façon homérique. Chacun d'eux avait une individualité bien marquée et portait un surnom qui résumait les traits de cette originale physionomie. — Le *Docteur* était un mystificateur de premier ordre : svelte et alerte, le nez au vent, l'œil et la lèvre ironiques, il passait son temps à inventer des charges, se relevait la nuit pour planter des salades monstres ou des asperges en branches dans le potager, et, le lendemain, d'un air de pince-sans-rire, nous complimentait sur la fécondité des jardins de Boisfleury. A ses heures de loisir, il élevait des hérissons et préparait un traité pour démontrer les vertus domestiques et sociales de cet animal. — Le *Guichetier*, détenteur des clefs et de la caisse de la colonie, était pharmacien de son métier ; il en abusait pour faire avaler aux colons des sirops inédits et d'étranges liqueurs de son invention. — *Norellas*, brun, trapu, méditatif et taciturne, n'avait eu qu'un rêve : entrer au théâtre et

débuter dans les rôles comiques. Il était prosaïquement stagiaire chez un avoué, et s'en dédommageait en se faisant l'impresario de nos fêtes théâtrales. Condamné à une profession casanière, il employait son temps à combiner des projets de voyage à pied, dans les Vosges, à étudier des plans et à piocher le guide Joanne. — Le *Mousquetaire Aramis* avait par contre des goûts sédentaires; délicat, tiré à quatre épingles, il soignait sa santé, ne faisait que de courtes apparitions à Boisfleury et ne s'asseyait jamais sur l'herbe, par peur des insectes et de l'humidité. — L'un des plus remarquables membres de la colonie était un grand garçon robuste, rose, blond, timide, solidement charpenté et d'une force herculéenne — un géant, mais un bon géant. — Il vous maniait un sapin comme une canne et démolissait une porte d'un coup de poing ; ces qualités lui avaient valu naturellement le surnom de *Porthos*. Avec cela il avait des rougeurs de jeune fille et des douceurs d'agneau. Son cerveau était farci de doctrines utilitaires, et il ne rêvait qu'au bien-être de l'humanité. Il se promenait à travers champs, les poches pleines de graines et de boutures ; lorsqu'il rencontrait un prunellier ou un aubépin, vite, avec son sécateur et une cire de sa composition, il y greffait un bourgeon de

cognassier ou de prunier ; dans les friches nues qui s'étendent sur nos plateaux, il semait à la volée des châtaignes ou des graines de pin, et déclamait tout haut :

Nos arrière-neveux me devront cet ombrage !

Les châtaigniers et les pins n'ont jamais poussé, mais la Providence a récompensé Porthos de ses bonnes intentions, en l'appelant à un poste qui convenait de tous points à son esprit droit et à son âme candide — il est devenu juge de paix dans une petite ville de la Champagne.

Chaque jour, en été, et même très avant dans la mauvaise saison, le bois de sapins recevait la visite de quelques-uns des colons. On y allait comme au cercle. Mais, indépendamment de ces réunions privées, le cénacle, à certaines dates consacrées, festinait solennellement dans la salle à manger rustique, que *Norellas* en son amour pour la pompe théâtrale avait surnommée le « Palais des fêtes ». En l'honneur de ces *grands jours*, toute la colonie faisait l'école buissonnière ; on plantait là l'étude, le bureau et la clientèle, et la journée était employée à décorer le domaine. On suspendait des lanternes vénitiennes dans les arbres, on enguirlandait de fleurs et de feuillages des lustres de bois, et, le soir venu, nous nous donnions un dîner de gala, avec des intermèdes de

chant et des comédies improvisées. En ma qualité de rimeur, j'étais chargé de la partie lyrique, et il me revient encore aux lèvres des vers que nous répétions tous en chœur sur l'air de *Roger Bontemps :*

Un vieux palais de mousse
Où se font les festins ;
Des tapis d'herbe douce
A l'ombre des sapins ;
Puis une cave pleine
D'un vin trop tôt tari ;
Et gai, c'est le domaine
Qu'on nomme Boisfleury !...

On ne se séparait guère avant minuit. La gaieté était bruyante, sans dégénérer jamais en grossièreté. La sève exubérante de la jeunesse s'y entravasait en chansons, en plaisanteries salées, en charges d'atelier. Nous nous grisions de paroles et de rires, bien plus que de vin. Pourtant, emportés par notre verve tapageuse, ivres de bruit, nous rentrions parfois un peu tumultueusement en ville, sans nous soucier de l'heure indue ni du repos des habitants. — Une nuit, après un de ces dîners d'été, nous nous en revenions en bande, par la rue de la Banque, tenant toute la largeur de la chaussée et précédés de l'un des nôtres qui jouait du fifre. Nous chantions en chœur, et le fifre accompagnait les refrains de sa petite voix aigre et perçante. Tout à coup, à un premier étage, une fenêtre s'ouvre et un

monsieur, en bras de chemise, nous somme « au nom de la loi » de ne plus troubler la paix publique. — Nous avions oublié que nous passions devant le logis du commissaire de police. — Les chants et la musique cessent un moment, puis reprennent de plus belle, cent pas plus loin, et se continuent irrévérencieusement à travers la ville endormie; mais, au détour d'une rue, le commissaire reparaît, en uniforme cette fois et accompagné d'un sergent de ville. Il saute sur le malheureux fifre, lui confisque son instrument et se met en devoir de verbaliser. Sauve qui peut !... La bande s'égaille, enfile des ruelles, gagne la campagne, en conspuant l'officier de paix. A travers les huées, on distinguait surtout la voix de clairon du gigantesque *Porthos*. Le futur juge de paix arpentait les vignes ; il avait déraciné un jeune cerisier et, le brandissant, il criait tout du haut de sa tête : « Exterminons les alguazils !... » Chacun finit par réintégrer son logis. Mais le fifre, appréhendé au corps, prit peur et se laissa arracher des aveux. La chose aurait pu mal tourner; la police du second empire ne supportait pas qu'on lui manquât de respect. Heureusement, l'un des colons était attaché au parquet, et il obtint qu'on étouffât l'affaire...

Comme tout cela est loin, maintenant !...

Boisfleury a disparu. Un ancien boucher enrichi a acheté le bois, un beau jour, et a jeté bas le chaume et la maisonnette ; puis il a arraché les arbres, labouré le sol, planté des betteraves. Maintenant, quand j'y vais en pèlerinage, j'ai peine moi-même à reconnaître la place où j'ai dépensé si gaiement trois années de jeunesse. De tous ces compagnons qui avaient failli comparaître en simple police, quelques-uns sont morts, d'autres sont devenus de graves pères de famille. Je garde précieusement dans mes archives l'album qui contient les portraits des colons et le compte rendu fantaisiste des fêtes de la colonie. Je le feuillette de temps à autre, et je donne un souvenir de gratitude à ce cénacle de Boisfleury, grâce auquel j'ai pu doubler sans péril le cap scabreux de la vie de jeunesse en province.

Les folles journées de Boisfleury ne m'empêchaient ni de m'occuper de mes travaux préférés, ni de continuer mes études de droit. Je passais de temps en temps deux mois à Paris, et j'y préparai successivement trois examens que je subis sans encombre. J'en profitais pour porter des vers aux bureaux de la *Revue de Paris*, situés rue Louis-le-Grand, où je contemplais avec respect Théophile Gautier se promenant comme un gros ours ensommeillé dans la salle de rédaction,

et où j'étais accueilli avec une bienveillante bonne grâce par Laurent-Pichat et Maxime Du Camp. La *Revue* publiait de



loin en loin une de mes poésies, et je me trouvais heureux. — L'administration ne me laissait pas non plus inactif. En qualité de surnuméraire, j'étais chargé d'aller

remplacer dans les bureaux de canton les receveurs en congé. Cela s'appelait « faire un intérim ». Ces intérims, considérés généralement comme des corvées par mes collègues, avaient cela de bon qu'ils m'initiaient aux détails familiers de la vie campagnarde. — Quand il s'agit de discuter ses intérêts avec le fisc, le paysan, tout à travers ses ruses et ses détours, met inconsciemment son âme à nu. Les roueries des redevables essayant de payer le moins d'argent possible au Trésor, les discussions intimes des héritiers à propos de la succession du défunt, les mœurs originales des rôdeurs de bois et des délinquants forestiers, tout cela était pour moi autant de curieux sujets d'études. Je me disais qu'il fallait tirer parti pour la littérature des aubaines que m'offrait une profession acceptée à contre-cœur — et je m'y appliquais de mon mieux.

Pour mon début, je fus envoyé à Varennes-en-Argonne, la petite ville où Drouet fit arrêter Louis XVI. Le bureau était situé dans une vieille maison isolée, entre une cour gazonneuse et un grand jardin à l'extrémité duquel coulait la rivière d'Aire. De l'autre côté de l'eau, le terrain se relevait jusqu'aux épais massifs de la forêt d'Argonne, qui bordait l'horizon. C'était la première fois que je tenais une caisse, et l'idée d'être respon-

sable des deniers de l'État me mettait martel en tête. Je me couchais avec un sac d'écus sous mon traversin, et, la nuit, je me réveillais en sursaut, redoutant toujours d'être dévalisé dans cette grande bâtisse abandonnée, où rien ne fermait, ni portes ni volets. — Mais on s'habitue à tout, et la crainte même s'affaiblit par le retour régulier des mêmes vaines inquiétudes. Au bout de quelques semaines, je dormais tout d'une traite et ne me souciais pas plus de ma caisse que d'un sac de haricots. — Je prenais ma pension au *Grand Monarque*, une auberge tenue par une veuve, mère de deux filles, dont la cadette, nommée Lise, était fort jolie : dix-huit ans, grande, bien faite, la peau blanche, avec des cheveux châtains, de langoureux yeux noirs et d'affriolantes fossettes au coin des joues.

Je ne manquai pas d'en devenir amoureux. Nous jouions, le soir, aux dominos, quand Clémence, la sœur aînée, s'absentait ; tout en mêlant les dés, nos mains se rencontraient, et je m'enhardissais jusqu'à baiser le bout des doigts de Lise. Elle les retirait lentement, avec des mines scandalisées, car elle était prude et fort dévote, mais au fond elle ne me rebutait pas trop.

Le bureau me laissait quelques loisirs, et j'en profitais pour parcourir les gorges

de l'Argonne en compagnie d'un jeune garde général des forêts, qui était mon commensal. Je rapportais de mes promenades des bruyères et des branches de fruits sauvages que j'offrais à Lise, attention qui la flattait et détendait un peu sa pruderie.

Le soir de la Saint-Nicolas, fête patronale de Varennes, il fut convenu que nous irions tous au bal : Clémence, Lise, le garde général et moi. Je m'étais constitué le cavalier de la sœur cadette et je fis mon entrée avec elle dans la salle de la mairie. Pour la circonstance, cette grande pièce froide et nue avait été décorée de branches de sapin, et on avait arrosé le parquet raboteux afin d'abattre la poussière. Je m'arrangeai pour danser presque tout le temps avec Lise. Sous l'influence de la musique et de la danse, son cœur de dévote s'attendrissait. Elle livrait sa taille et s'appuyait à mon bras avec un plus mol abandon ; ses yeux pétillaient, un joli sourire creusait les fossettes de ses joues. Cela déplut à Clémence qui faisait tapisserie et qui en était fort dépitée. Elle reprocha à sa cadette son laisser-aller et comme la petite répliquait, elle lui allongea une maitresse gifle, afin sans doute d'affirmer aux yeux de tous son autorité de sœur aînée. La pauvre Lise s'en alla pleurer dans un coin

et je dois dire qu'elle était adorable quand elle pleurait. Ses lèvres ne grimaçaient point, la pureté des lignes de son visage n'était nullement altérée par son chagrin ; seulement deux grosses larmes descen-



daient de ses cils baissés et coulaient lentement sur ses joues à fossettes. Très ému moi-même, je m'efforçais de la consoler, tandis que le garde général s'employait à pacifier l'irascible Clémence. Enfin les deux sœurs s'embrassèrent en signe de réconciliation, et nous nous en revînmes à minuit, bras dessus bras dessous, par un ciel clair et plein d'étoiles.

L'auberge était obscure et plongée dans un profond sommeil. Tandis que Clémence et le garde général dressaient la table du souper, Lise m'emmena dans une sorte d'office afin d'y chercher une assiette de fruits. Elle tenait entre ses doigts un minuscule bout de bougie, et, à la lueur de ce lumignon, elle me parut si jolie que je ne résistai pas à la tentation de lui appliquer un baiser sur les joues. Elle poussa un léger cri, laissa tomber le lumignon ; la grande sœur accourut, nous dévisagea sévèrement, et nos amours en restèrent là, car mon intérim prit fin quelques jours après.

Longtemps plus tard, en 1876, je parcourais l'Argonne à pied avec Bastien-Lepage. Nous nous arrêtâmes à ce même hôtel du *Grand Monarque*, et, dans la salle à manger, je vis une femme de quarante ans — svelte, brune, fanée, mais gardant encore des restes de beauté — qui achevait de déjeuner en tête à tête avec un garçonnet de dix à douze ans.

C'était Lise. Nous renouâmes connaissance. Elle s'était mariée à un négociant qui habitait l'Algérie. Nous évoquâmes avec un demi-sourire les souvenirs du temps passé ; au bout d'une heure, je pris congé d'elle, mais pendant le reste de notre course à travers les bois que rougissait l'automne, je restai hanté par la

mélancolie des printemps défunts et des heures de jeunesse envolées...

Je fus moins chanceux pour mon second intérim, qui eut lieu en plein été à Damvillers, un chef-lieu de canton situé en pays plat, entre Verdun et Montmédy. Je m'y ennuyai royalement, et je pris ce bourg en grippe, sans me douter combien il me deviendrait cher par la suite, grâce à l'amitié de Bastien-Lepage, qui y est né et qui l'a illustré. Le bureau me donnait peu de besogne ; je n'avais aucune ressource de conversation ni de lecture ; il me fallait faire plus d'une lieue en plein soleil pour gagner les bois, et cela m'ôtait le goût de la promenade. Je me rejetai vers la poésie.

Le souvenir de la pauvre miss C... et du triste dénouement de nos innocentes amours me hantait. Je revoyais à toute heure la pensive figure de ma « pâle verveine » du Poitou ; je commençai une série de petits poèmes où je revivais ma vingtième année et où je m'efforçais de ressusciter mes amours mortes dans le paysage où elles s'étaient épanouies.

Quand je rentrai à Bar-le-Duc, je trouvai la colonie de Boisfleury en rumeur. Le *Docteur* et *Norellas* avaient décidé de mettre enfin à exécution le fameux projet du voyage à pied dans les Vosges et cherchaient des compagnons de route.

Tous les soirs, on étalait la carte de l'état-major sur le gazon et l'on discutait l'itinéraire. On devait visiter, sac au dos, Saint-Dié, le col du Bonhomme, le lac Blanc, la Schlucht, les lacs de Gérardmer, le Ballon d'Alsace et revenir par Strasbourg — le tout à des prix modérés. C'était tentant, et j'étais fortement travaillé du désir de me joindre à mes amis. Je venais de passer mon dernier examen de licence, je m'attendais à être prochainement nommé receveur de canton, et, avant d'aller m'ensevelir dans quelque trou de village, il me semblait doux de me payer quinze jours de libre école buissonnière. J'enjôlai si bien ma famille que j'obtins la clé des champs et les fonds nécessaires pour le voyage. — Un matin d'août, dès la prime aube, nous montâmes tous trois dans un train qui devait nous mener à Lunéville. Nous avions pris naturellement les troisièmes, car notre bourse était légère : nous possédions chacun à peine cent cinquante francs. Norellas avait décidé que cette somme devait suffire à nous défrayer, pendant quinze jours, les longues étapes devant être faites à pied, et les gîtes choisis dans de modestes auberges de village.

Cette partie du programme fut exécutée ponctuellement, car sur dix nuits, nous en passâmes au moins cinq dans des

greniers à foin. Ayant tous la tête farcie des *Voyages en zigzag* de Topffer, nous avions poussé jusqu'à l'exagération la simplicité de nos costumes de touristes : blouse grise, feutre mou, sac de toile,



guêtres de coutil et la gourde en sautoir; pour plus de couleur, le *Dccteur*, toujours facétieux, avait cru devoir chausser d'énormes bottes de tranchée à courroies de cuir rouge, qui avaient servi à son frère le commandant, pendant la guerre de Crimée. Cette exagération du pittoresque faillit nous jouer un vilain tour à Luné-

ville, où un agent de police nous prit pour des *camps volants* et nous somma d'exhiber nos papiers.

A partir de Saint-Dié, on dit adieu aux voitures, à la vie civilisée, et l'on s'enfonça au cœur de la montagne. Pendant dix jours, nous menâmes une vie de Bohémiens à travers monts et vallées, au bord des lacs et sur les *chaumes* des ballons ; — dormant sur la paille des granges, soupant avec les paysans, déjeunant d'airelles et de framboises, lavant nous-mêmes nos chaussettes au fil des ruisseaux. — L'écumeuse fraîcheur des cascades ruisselant dans les taillis ; le vert miroir des lacs encadrés de rochers ; les profondes futaies de sapins aux branches desquels pendaient d'antiques barbes de lichen ; la rougeur parfumée des fraises sauvages, à côté de l'épanouissement des balsamines jaunes au tremblant éperon d'or ; la magie des levers de soleil, épiés du haut d'un Ballon et nous découvrant les plantureuses plaines d'Alsace, le Rhin vermeil, les massifs de la Forêt-Noire — toute cette féerie des pays de montagnes était nouvelle pour nous et nous enchantait. — Je me souviens avec délices d'une halte matinale à Sultzeren, au pied de la Schlucht. — Le village était éparpillé sous des noyers, au long d'un ruisseau ; les hommes y cheminaient gravement,

coiffés de tricornes et engoncés dans de longues redingotes à taille courte ; les femmes, en corsages à bretelles et en jupes vertes, portaient les cheveux relevés au sommet de la tête et noués d'un large ruban en forme de papillon noir. Nous nous croyions transportés dans un conte de Hoffmann.

A Strasbourg, la proximité de Bade nous tenta. Le trio se mit en frais de toilette ; on tira des sacs les redingotes fripées et le linge blanc, et l'on débarqua fièrement à l'hôtel de la Cour de Darmstadt. Bade était alors dans tout son éclat. Le spectacle de ces élégances nous tourna la tête ; nous fûmes pris d'une fringale de luxe et de plaisir, et nous résolûmes de tenter la fortune. Chacun confia vingt francs à *Norellas*, qui se chargea de les jouer prudemment à la roulette. Nous comptions sur notre gain pour nous livrer à toutes les jouissances de la haute vie. Au bout d'un quart d'heure, notre ami revint la tête basse : nos soixante francs avaient été raflés par le râteau des croupiers.

Nous jouâmes ensuite chacun sous notre responsabillté, et je perdis jusqu'à mon dernier florin. Il fallut qu'un de nos amis de Boisfleury, qui nous avait rejoints à Strasbonrg, me prêtât l'argent nécessaire pour reprendre les troisièmes jus-

qu'à Bar-le-Duc, où je revins comme le pigeon de La Fontaine :

> Traînant l'aile et tirant le pied.

A la maison, une désagréable surprise m'attendait. L'administration venait de me nommer receveur des domaines à Auberive, un village perdu au fond des forêts de la Haute-Marne.



X

AUBERIVE. — LA VIE A L'AUBERGE
MON AMI TRISTAN. — LA FORÊT
DÉBUTS A LA « REVUE DES DEUX MONDES »

J'avais toujours rêvé, pour mes débuts administratifs, d'être envoyé très loin, dans un milieu nouveau, au fond de quelque pittoresque province du Midi ou de l'Ouest. Ma nomination dans la Haute-Marne me causa d'abord une désagréable déception. Auberive ne disait rien à mon imagination; je craignais d'y retrouver les mêmes paysages cent fois vus et les mœurs peu originales des campagnes meusiennes. Je me préparai sans enthousiasme au départ; je fis de mélancoliques adieux à mes amis de Boisfleury et je quittai, le cœur gros, ma famille, qui, elle, au contraire, se réjouissait de la proximité de ma nouvelle résidence et se louait des attentions paternelles de l'administration. Mon père choisit dans sa bibliothèque ses meilleurs ouvrages de jurisprudence et de droit fiscal et me les donna, en ajoutant à ce

cadeau un sermon sur les devoirs qui incombent à un agent zélé du Trésor. Ma mère me rappela que dans ma caisse tout était rangé par douzaines, et qu'il fallait soigneusement replacer en dessous de chaque pile les chemises rapportées du blanchissage, afin de ne pas toujours se servir du même linge ; puis tous deux m'embrassèrent tendrement, et je montai dans le train, en compagnie d'une antique malle recouverte de poils de sanglier, qui contenait toute ma fortune.

Je remplaçais un receveur qu'on soupçonnait d'infidélité ; on l'avait suspendu, et l'employé supérieur, chargé de cette exécution, s'était déjà rendu à Auberive, où il devait me remettre immédiatement le service. Sans prendre le temps de souffler, il me fallut filer sur Langres, où je débarquai dans l'après-midi. Le courrier était parti, et je me mis à errer par les rues en quête d'un moyen de transport. Un loueur consentit enfin en rechignant à me voiturer et, à la tombée du jour, nous détalâmes dans un mauvais cabriolet, traîné par un cheval qui s'effarait au moindre accident de terrain. — C'était, il m'en souvient, le 31 octobre 1856, par un vent âpre, sous un ciel couleur de suie, ce qui ne contribuait pas à dissiper mes humeurs noires. La route traversait le plateau de Langres, qui est particulièrement nu, gla-

cial et désert. Je songeais que j'allais tomber au milieu d'un service en désordre, et que j'aurais pour mes débuts un mois au moins de besogne supplémentaire ; je savais, en outre, que le bureau était installé dans une auberge, et ce gîte ne me souriait guère. Cette perspective, assombrie encore par l'aspect désolé du paysage, me faisait fort mal augurer de ma future résidence. — Après avoir couru pendant trois lieues sur cette plaine monotone et pierreuse, la route tout à coup dévala le long d'une rampe boisée, et je vis se dérouler devant moi, dans la pénombre, plusieurs plans de forêts onduleuses, coupées de gorges humides et profondes. Je venais de plonger brusquement en plein pays forestier, et les bois ne cessèrent plus jusqu'à l'entrée du bourg. — L'odeur de feuilles tombées, particulière aux taillis à l'arrière-saison, la nature mouvementée du sol, l'imposante majesté des grands massifs, me rassérénèrent peu à peu. Je me sentis replacé dans mon élément, et ce fut de meilleure humeur que je franchis le seuil de l'auberge du *Lion d'or*.

Je trouvai le vérificateur à table, en tête à tête avec mon prédécesseur, qu'il saboulait vertement. Ce dernier était petit, malingre, ratatiné et somnolent. La tenue fort négligée, l'œil atone, il semblait

abruti par trois ans de vie de bureau et d'auberge ; il ne répondait aux remontrances de l'employé supérieur qu'en pliant les épaules et en se fourrant dans le nez de copieuses prises de tabac. Je contemplais avec apitoiement ce garçon de vingt-cinq ans, sans initiative et sans ressort, à la mine vieillotte, aux vêtements fripés ; je songeais qu'il était peut-être arrivé dans ce village avec des rêves ambitieux, de l'entrain, de la jeunesse, et je me démandais avec effroi : « Est-ce ainsi que tu seras, toi aussi, dans trois ans? » — Après dîner, nous montâmes au bureau ; on passa la nuit à arrêter des comptes fort embrouillés, puis, le lendemain, le vérificateur retourna à Langres, l'ex-receveur regagna piteusement son pays, et je demeurai seul dans mon *home* administratif.

J'employai mes premières heures de liberté à visiter ma résidence. Auberive est un village d'une soixantaine de maisons groupées au bord de l'Aube, qui prend sa source dans les bois à une lieue de là. C'était autrefois une riche abbaye de Cisterciens. Les bâtiments abbatiaux, qui existent encore, ont été depuis affectés à l'installation d'une maison centrale de femmes. Une chaussée plantée de tilleuls centenaires, et bordée de chaque côté par un bras de l'Aube, relie l'an-

cienne abbaye à une confortable habitation moderne et à un grand parc. Plus haut, sur une sorte de terrasse de rochers, des maisons bourgeoises et quelques chaumières sont éparpillées un peu au hasard. Des vergers et des étangs s'allongent entre le bourg et les bois qui l'enserrent de toutes parts. — C'est une solitude forestière arrosée d'eaux vives, peuplée de braves gens, où les bruits mondains et le tapage de la politique n'arrivent qu'à l'état de rumeurs vagues. — Je l'ai revisitée récemment, trente ans après l'avoir quittée, et je l'ai trouvée toujours la même. Les vieillards de mon temps dormaient au cimetière, les enfants étaient devenus des hommes mûrs, mais le bourg avait conservé son hospitalière et paisible physionomie dans l'encadrement de ses admirables futaies. — Ce pays sylvestre m'alla droit au cœur dès le premier jour, et je me promis d'y flâner avec délices, sitôt que j'aurais rétabli un peu d'ordre dans le bureau.

Malheureusement la température vint contrarier mes projets. Le climat est rude à Auberive, l'hiver y est long et, dans certaines gorges exposées au nord, il gèle même au mois de juin. Je n'étais pas installé depuis une semaine que la neige se mit à tomber — une neige drue, tourbillonnante, qui ne cessa pas durant

trois jours et couvrit les bois, les vergers et les chemins d'une épaisse couche blanche, haute de plus d'un pied. Pendant un mois, il fut impossible de sortir du village.

Ma vie de bureaucrate commença alors à me sembler passablement pesante. J'occupais au *Lion d'or* deux pièces du premier étage : la chambre à coucher, donnant sur le jardin neigeux de l'ancienne abbaye, et le bureau, prenant jour sur une arrière-cour étroite, bornée par un mur de soutènement au-dessus duquel on n'apercevait qu'une bande de ciel blafard. L'auberge n'était pas précisément le temple de la paix ; fréquentée surtout par des rouliers et des marchands de bois, elle résonnait du matin au soir de discordants tapages. L'hôte, un gros Bourguignon, qui ressemblait à frère Jean des Entommeures, la remplissait la nuit du bruit d'orgue de ses ronflements ; l'hôtesse, excellente femme, avait le verbe haut et la main leste, et, tout le jour, on entendait monter les notes aiguës de sa voix de tête, tandis qu'elle gourmandait ses garçons, deux jeunes drôles, l'un noir comme une mûre, l'autre blond comme de l'avoine, et que, pour cette raison sans doute, le père avait plaisamment surnommés la *Bourgogne* et la *Champagne*.

Je mangeais seul en compagnie de

mon colossal maître d'hôtel, dont la conversation roulait le plus souvent sur les crus des vins qu'il avait en cave. Je passais le reste de mon temps dans mon bureau aux casiers noirs et aux poutres enfumées. La besogne n'abondait guère, et souvent je ne voyais pas trois contribuables dans la journée. Cette quasi-oisiveté rendait les heures encore plus longues et plus ternes. Je n'avais aucun goût à lire les quelques livres que j'avais apportés. Dès mon arrivée, j'avais fait les visites d'usage aux notables du bourg : maire, notaire, percepteur, juge de paix; on me les rendit, et ce fut tout. D'ailleurs, avec ces braves gens, tous enragés chasseurs, les sujets d'entretien étaient vite épuisés ; les choses qui les intéressaient m'étaient indifférentes. Le curé seul me parut offrir plus de ressources. Quadragénaire, long, maigre, légèrement voûté, il avait une mine d'ascète passionné et intelligent. Son austérité n'était pas, néanmoins, exempte d'un peu de faiblesse humaine ; comme il était marqué par la petite vérole, il avait la coquetterie de s'asseoir à contre-jour, afin de rendre moins visibles les trous de grêle dont son visage était criblé. Il mit sa bibliothèque à ma disposition, et j'y pris les *Pères de l'Église grecque*. Ce choix le prévint en ma faveur, et il vint me visi-

ter ; mais mon paganisme ne sympathisait guère avec son ascétisme intolérant, et nos relations restèrent toujours cérémonieuses.

Forcément claquemuré dans mon bureau maussade, je glissais insensiblement au fond d'un ennui noir. Les heures se succédaient si lentes et si vides, la solitude me devenait si odieuse, que je me sentais à la veille de commettre quelque sottise. Je commençais à trouver des grâces à la petite paysanne boiteuse qui blanchissait mon linge, et la rougeaude chambrière qui allumait mon feu me semblait de jour en jour moins répugnante ; je ne voyais plus que ses luisants yeux noirs et la verdeur de ses vingt ans. J'en arrivais peu à peu à de lâches compromissions nées de l'intoxication des heures d'ennui, quand tout à coup la figure veule, morne et hébétée de mon infortuné prédécesseur se dressa devant mes yeux. Je fus pris de la peur de devenir semblable à lui et je me ressaisis violemment. Un travail assidu pouvait seul me sauver. J'empoignai Gœthe et Théocrite, que j'avais apportés avec moi ; je m'imposai chaque jour des essais de traductions en vers, qui finirent par m'absorber et qui me dérobèrent aux lamentables suggestions des journées de désœuvrement. Je me remis également à ma thèse de licence, que je devais soute-

nir en avril. J'atteignis ainsi la mi-décembre. La neige s'était fondue, le temps s'était radouci ; je pus sortir, et les marches forcées à travers bois achevèrent de rétablir mon équilibre moral un moment ébranlé.

Vers la même époque, j'appris que j'avais pour voisin, à Grancey-le-Château, un receveur qui avait fait son surnumérariat à Montmédy et dont j'avais entendu parler dans la famille H... Mme H... m'avait lu quelques-unes de ses lettres, qui révélaient une âme préoccupée de rêve et de poésie. Il se nommait Camille Fistié, et je l'ai depuis souvent dépeint dans mes livres sous le nom de *Tristan*. Je lui écrivis pour lui parler de nos amis communs, et il me répondit par une cordiale invitation. Trois lieues nous séparaient. Par un clair matin de décembre, je partis en compagnie d'un facteur rural qui me servait de guide, car les deux chefs-lieux de canton n'étaient reliés à cette époque que par des chemins de traverse difficiles à suivre.

Non loin de Grancey, à l'orée du bois de La Faye, j'aperçus sur la route poudrée de givre un grand garçon de vingt-six ans, vêtu d'un paletot gris et marchant le nez plongé dans un livre qu'il tenait entre ses mains gantées de vieux gants de soirée.

— Voici le contrôleur, me dit le piéton en prenant congé de moi.

J'allai droit au promeneur ganté de gris perle, je me nommai, nous nous serrâmes la main, et je dévisageai pour la première fois celui qui fut mon fidèle compagnon de jeunesse et qui est resté depuis trente ans mon meilleur ami.

Mon collègue logeait comme moi à l'auberge, mais son auberge — presque un hôtel — était plus calme et plus confortable que la mienne. Il trouvait dans son village des ressources de société qui m'étaient refusées ; il pouvait causer littérature avec un jeune avocat fort lettré, nommé Allix, chez lequel il rencontrait un clerc de notaire, très épris de George Sand, qui n'était autre qu'Eugène Spuller. De plus, il avait ses entrées dans le parc du comte de Grancey — dont le château, bâti dans le goût du XVIIe siècle, dominait du haut d'une terrasse une magnifique futaie close de murs. Il me promena tout le jour à travers son « domaine » et m'en détailla complaisamment les beautés. Il ne me fallut pas longtemps pour deviner que le receveur de Grancey était, comme moi, piqué de la tarentule littéraire. Je le lui dis, et il ne se fit pas tirer l'oreille pour l'avouer. Le soir, au coin du feu, il me lut quelques-uns de ses essais : des récits très simples et peu mouvementés, de naïfs

tableaux de la vie campagnarde, un peu dans le genre des *Histoires de village* de Berthold Auerbach.

A mon tour, je fis part à mon voisin de mes ambitions et je lui lus l'ensemble des petits poèmes que j'avais composés à Damvillers. Cet échange de confidences et cette communauté de goûts créèrent entre nous une camaraderie que le temps a transformée en une vieille et solide amitié. Nous nous visitions souvent. Les veilles de dimanche, nous franchissions à pied les trois lieues de bois qui nous séparaient, et nous passions, chez l'un ou chez l'autre, quarante-huit heures à flâner en forêt et à causer au coin du feu. Que de lyriques promenades faites dans les pâtis de Buxières et sous les futaies d'Amorey ! Que d'enthousiastes veillées, à la lueur de la lampe, dans l'obscur bureau plein de vieux registres ! Nous discutions philosophie, nous lisions à haute voix Musset et Gœthe, et parfois nous étions étonnés de voir poindre à la fenêtre les premières blancheurs de l'aube, tant la veillée nous avait paru courte. — Fistié avait de l'humour et un tour d'esprit original, mais son style était embroussaillé d'images trop touffues et de subtilités germaniques ; il n'avait pas, comme on dit aujourd'hui, l'*écriture artiste*. Je le poussais à prendre plus de soin de la

composition et à nettoyer ses phrases. Lui, en revanche, me faisait mieux sentir l'intime poésie de la nature et me tournait vers l'observation minutieuse de la vie paysanne. Grâce à lui, je devins plus assidûment épris de la forêt, et je m'initiai aux mœurs des gens des bois. J'appréciai alors pleinement les beautés de ce sauvage pays d'Auberive, et je bénis l'heureux hasard administratif qui m'y avait amené. — Les combes ombreuses où de minces filets d'eau sourdaient au fond des entonnoirs feuillus, les fermes solitaires enclavées dans les bois, les silencieux pâtis semés de genévriers, les futaies solennelles comme un temple, les campements de charbonniers ou de bûcherons au revers des coupes ensoleillées ; tout ce monde mystérieux d'arbres, d'oiseaux et de fleurs agrestes, me devint familier et cher. Je m'appliquai à profiter des aubaines que me procurait ma profession d'employé pour pénétrer plus avant dans l'âme des paysans. Je les étudiais en forêt, dans mon bureau, à ma table d'auberge ; je les faisais causer des choses qui les intéressaient, je recueillais leurs chansons rustiques, je notais leurs pittoresques et énergiques expressions patoises ; chaque soir, je rentrais avec une nouvelle trouvaille, et les journées maintenant me semblaient trop brèves.

Le printemps arriva. Ma thèse était prête, et je demandai un congé d'un mois pour l'aller soutenir. Je débarquai à Paris au commencement d'avril ; l'impression et la soutenance de la thèse ne me prirent



pas plus d'une quinzaine. Mais dès que je fus débarrassé des soucis de la licence, je m'occupai d'une affaire qui me tenait bien plus au cœur et qui était le véritable but de mon voyage.

J'avais terminé mes poèmes du Poitou. Une dernière lecture m'avait donné la conviction qu'ils n'étaient pas sans valeur ; ils formaient un ensemble d'un millier de

vers, et j'espérais frapper un grand coup en les publiant. J'avais assez pratiqué la *Revue de Paris* pour savoir qu'elle ne consentirait pas à insérer à la fois mille vers signés d'un nom inconnu. D'ailleurs je me disais que, tant qu'à frapper à la porte d'une Revue, mieux valait tout de suite s'adresser à la plus considérable. Les chances d'être éconduit étaient les mêmes partout, et si, par aventure, on accueillait mes vers, j'aurais du moins le bénéfice d'une grande publicité. La *Revue des Deux-Mondes* était la seule qui donnât de loin en loin des poèmes d'une certaine étendue et, bien que François Buloz eût la réputation d'être d'un abord peu facile, je pensai que la hardiesse d'un débutant se présentant avec un gros paquet de vers éveillerait peut-être sa curiosité. Je joignis à mon manuscrit une courte lettre où je m'excusais de ma hardiesse présomptueuse et où je priais néanmoins Buloz de lire ou de faire lire mes poèmes ; puis je me dirigeai rue Saint-Benoît, où étaient alors les bureaux de la Revue. Arrivé devant la porte cochère du n° 20, ma timidité me reprit, et je n'eus pas le courage de déposer mon manuscrit à la rédaction. Je me bornai à l'introduire, non sans peine, dans une massive boîte de bois peint, fixée à l'un des battants de la porte — et je m'esquivai.

J'attendis dix jours ; point de réponse. Mon congé allait expirer, et je voulais cependant connaître le sort de mes vers avant de regagner Auberive. Je pris mon grand courage, je retournai rue Saint-Benoît, j'entrai tout transi de peur dans les bureaux de l'administration, et je demandai à parler à M. Buloz. C'était le 1er mai, *jour de numéro*, le seul jour où Buloz ne reçût pas. Cependant un jeune employé nommé Deschamps, qui est devenu plus tard l'un des plus affables administrateurs de la *Revue*, consentit à aller s'informer si le directeur voulait me recevoir. Le numéro, sans doute, avait été bon, et Buloz était d'agréable humeur. Il daigna m'accorder audience, et je suivis, avec le cœur palpitant, mon introducteur dans cet escalier et ce jardinet de l'entresol où avaient défilé tant de célèbres écrivains. Buloz m'attendait debout dans l'une des pièces ouvrant de plain-pied sur le jardin planté de maigres lilas.

Je me trouvai en face d'un homme entre deux âges, le cou planté sur de robustes épaules et portant une tête chauve, au front intelligent et volontaire, à l'ossature massive, à la bouche chagrine.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-il brusquement.

Très ému, je lui exposai d'une voix étranglée et timide l'objet de ma visite.

— Hein ? cria-t-il, je n'entends pas !

Je m'aperçus qu'il était sourd, et qu'il me fallait hausser la voix, ce qui redoubla mon trouble.

— Je viens, repris-je plus distinctement, savoir des nouvelles d'un manuscrit que j'ai envoyé il y a dix jours.

— De la prose ?

— Non, des vers.

Ici, un pli dédaigneux des lèvres chagrines :

— Je ne sais pas de quoi il s'agit... C'est sans doute de Mars qui a reçu vos vers. Avez-vous laissé votre adresse sur le manuscrit ?

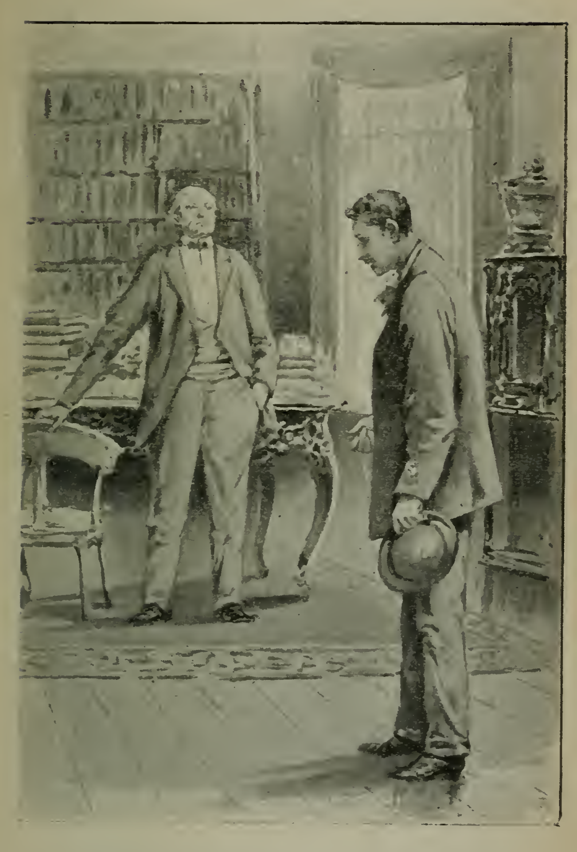
— Oui, monsieur.

— Eh bien, on le lira, et on vous répondra... Allez, mon garçon, allez !

J'étais congédié ; je me retirai gauchement et je me trouvai dans la rue, encore ébaubi.

Je rentrai à Auberive sans grand espoir et, au bout de quinze jours, ne voyant rien venir, je me décidai à redemander des nouvelles de mon manuscrit. Par le retour du courrier je reçus une réponse. Buloz m'écrivait :

« Si vous aviez donné à Paris des instructions pour le renvoi de vos lettres, vous auriez reçu celle que je vous ai écrite à l'adresse que vous aviez indiquée. Je vous y disais que vos vers



seraient publiés dans la *Revue*, que nous désirions en causer avec vous et vous

demander quelques modifications. Ce serait déjà fait, si vous étiez venu nous voir ; mais vous êtes parti sans rien dire !... »

Pour ne pas avoir l'air trop provincial, j'avais mis sur mon manuscrit l'adresse de l'hôtel où j'étais descendu à Paris, et la lettre de Buloz, arrivée après mon départ, avait été refusée par un concierge oublieux ou indifférent. Mais enfin le mal était réparé, puisque j'avais maintenant la certitude du bon accueil fait à mes poèmes. Je relus vingt fois la lettre brève et bourrue de Buloz, puis, ne pouvant tenir en place, je m'enfuis à travers bois.

Du fond de sa verdoyante tombe des Palatries, la « pâle verveine » du Poitou m'avait porté bonheur. Mes vers étaient acceptés et allaient être publiés dans le plus important et le plus fermé des recueils français, dans cette *Revue des Deux-Mondes* dont l'autorité et la notoriété étaient européennes !... J'étais doublement heureux : d'abord parce que cet accueil fait à mon millier de vers par le difficile Buloz me rassurait sur la valeur de mon manuscrit et me donnait confiance en moi-même ; puis parce que je me figurais que cette publication allait aplanir toutes les difficultés de mes débuts. En province, la *Revue des Deux-Mondes* exerçait un merveilleux prestige

sur les bourgeois lettrés et même sur ceux qui, ne l'étant pas, désiraient le paraître. Ma famille, qui ignorait la persistance de mes tentatives littéraires, serait certainement flattée en apprenant que j'étais devenu l'un des collaborateurs de la grande *Revue* et n'oserait plus mettre obstacle à ma vocation. Je me voyais déjà débarrassé de mes entraves administratives, appelé à Paris, — peut-être par Buloz lui-même, désireux de s'attacher un jeune poète qui donnait des espérances; — les éditeurs ne me manqueraient pas, il viendraient spontanément me demander de publier mes vers. Je mènerais la vie indépendante de l'homme de lettres qui gagne honorablement sa vie avec ses livres... Que de félicités glorieuses je me forgeai pendant les trois heures enchantées que je passai à errer sous les hêtres, en caressant dans ma poche la précieuse lettre de Buloz!

Je retombai dans la réalité en songeant qu'il me priait de venir à Paris pour exécuter les légères modifications préalables à la publication. Il en parlait bien à son aise! Paris était loin, j'étais réinstallé à peine, et ma bourse se trouvait fort dégarnie. Je chargeai un colon de Boisfleury, devenu Parisien, de passer à la *Revue* et de s'entendre avec M. de Mars au sujet des changements exigés.

Après quelques pourparlers, les choses s'arrangèrent finalement par correspondance. On désirait la suppression d'une pièce dans laquelle je parlais avec enthousiasme du *Lac* de Lamartine. Pour certaines raisons mystérieuses, Buloz avait pris en grippe deux grands écrivains contemporains, Balzac et Lamartine, et défendait que leurs noms fussent prononcés dans sa *Revue*. Je m'exécutai et, peu de temps après, je reçus des épreuves que je me mis à corriger avec un saint respect. Mon poème, comprenant une dizaine de pièces, avait pour titre *In memoriam*. C'était l'histoire très simple de mon platonique amour pour miss C... Des paysages poitevins, peints avec assez de vérité, l'encadraient. Bien des vers étaient faibles, la langue manquait souvent de précision et de fermeté, mais l'ensemble avait plu sans doute au directeur de la *Revue* par une sincérité émue et une fraîcheur d'impression qui donnaient à l'œuvre une sorte de beauté du diable.

Je me suis appesanti un peu longuement sur ces détails, d'abord parce qu'ils prouvent avec quel soin attentif Buloz lisait tout ce qu'on lui envoyait, avec quel flair il savait deviner les pages qui annonçaient ou tout au moins promettaient un écrivain ; — et puis peut-être convaincront-ils quelques débutants

de l'inutilité des recommandations près des directeurs de périodiques. C'est surtout en littérature et en art qu'il ne faut s'attendre qu'à soi seul.

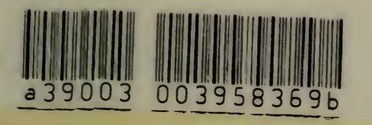
In memoriam parut dans le numéro du 15 août 1857. Deux jours après, je reçus un billet de mon ami Tristan : « Eh bien, m'écrivait-il, vous voilà connu... Avez-vous déjà vérifié la justesse du mot de Vauvenargues sur les premiers feux de la gloire, qui sont plus doux que les rougeurs de l'aurore ?... » J'étais, en effet, à ce moment-là, illuminé par une charmante lueur d'aube. Je songeais ingénûment que, tandis qu'au fond de mon obscure solitude forestière, je relisais mes vers imprimés dans la *Revue* à couverture saumon, cette même livraison était dans toutes les mains, et mon nom sur toutes les lèvres. L'envoi du numéro avait été accompagné d'une aimable lettre du secrétaire, M. de Mars, qui me félicitait et m'engageait à continuer ma collaboration à la *Revue*. Je me disais fièrement : « Je suis de la maison ! » et je me demandais déjà à quel éditeur je donnerais mon premier volume de vers... Hélas ! cette belle lumière d'aube n'était qu'un mirage, et les véritables difficultés de la vie littéraire allaient commencer.

Ce premier succès inespéré marquait seulement la fin de mes printanières,

insoucieuses et rêveuses années de jeunesse. Si j'avais été moins abasourdi par l'émotion et l'ivresse de ma vaine gloire, j'aurais entendu le plaintif bruit d'ailes de ces années de grâce, qui s'envolaient pour toujours. Le cycle des illusions candides se fermait. J'entrais maintenant dans la réalité. J'allais connaître les angoisses, les découragements, les perpétuels recommencemnets qui sont le lot des écrivains et des artistes. Peut-être les raconterai-je plus tard ; pour aujourd'hui je veux m'en tenir au récit de ces impressions de jeunesse. Je m'y attarde avec une joie mélancolique, pareil à un voyageur qui a gravi les premières rampes de la montagne, et qui se retourne pour contempler, avec des yeux pleins de regrets, la fraîcheur des vallées et les lisières fleuries des taillis où il ne reviendra plus.



ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


a39003 003958369b

